

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers/
Couverture de couleur

Coloured pages/
Pages de couleur

Covers damaged/
Couverture endommagée

Pages damaged/
Pages endommagées

Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées

Cover title missing/
Le titre de couverture manque

Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur

Pages detached/
Pages détachées

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Showthrough/
Transparence

Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur

Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression

Bound with other material/
Relié avec d'autres documents

Continuous pagination/
Pagination continue

Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure

Includes index(es)/
Comprend un (des) index

Title on header taken from:/
Le titre de l'en-tête provient:

Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

Title page of issue/
Page de titre de la livraison

Caption of issue/
Titre de départ de la livraison

Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

Additional comments:/
Commentaires supplémentaires:

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	14X	18X	22X	26X	30X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
12X	16X	20X	24X	28X	32X

72427

LA

BIBLIOTHEQUE

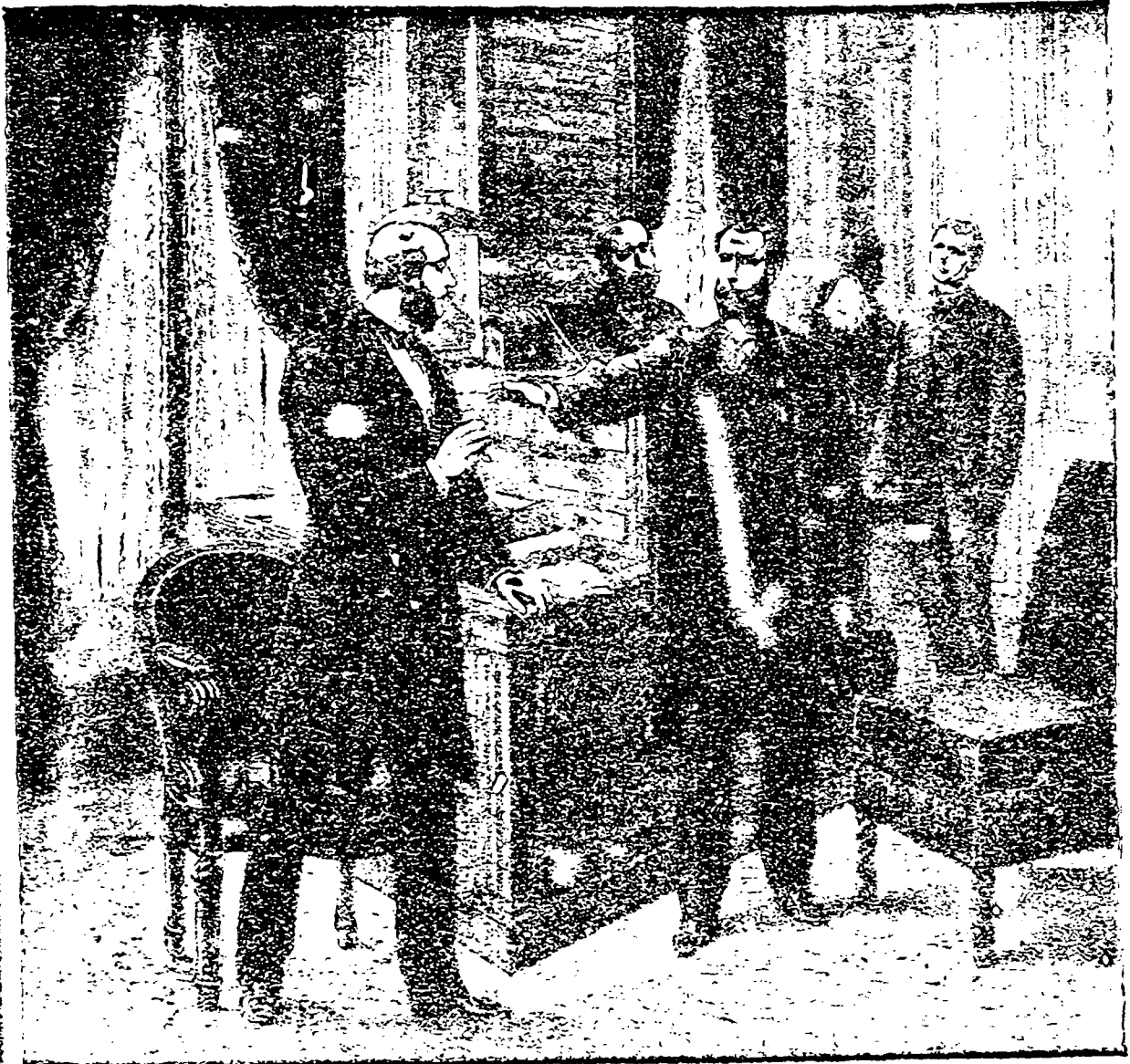
CINQ CENTS

Publiée par Polier, Beaudette & Cie, 1540 rue Notre-Dame

Vol. V { PAR AN \$2.50 } MONTREAL, 9 AOUT 1888 { UN NUMERO 5 CENTS } No. 18

UNE NOUVELLE A SENSATION

Dixième Partie de L'ANTRE DU CRIME, par Xavier de Montépin.



..... Je ne le quitterai qu'après avoir livré à la justice les misérables qui déciment Paris.—(Page 422)

UNE NOUVELLE A SENSATION

Dixième Partie de L'ANTRE DU CRIME.

I

Deux jours s'étaient écoulés sans qu'Angèle, malgré tout son bon vouloir, eût trouvé le moyen de fouiller le coffret de Marthe.

Comme d'habitude le pseudo-docteur Thompson avait donné les consultations, mais il était d'une humeur sombre et parlait très peu, même à sa prétendue pupille, qui s'étonnait et s'inquiétait de le voir ainsi, supposant bien que ce mutisme inaccoutumé devait cacher quelque chose de grave.

Fabien de Chatelux, à l'insu de sa mère, était revenu visiter Marthe.

Angèle avait fait en sorte de causer avec lui en tête à tête pendant quelques minutes, et de cet entretien était résulté la certitude que l'amour du jeune comte pour l'orpheline ne faisait que grandir.

— Il suffira d'un signe pour envoyer ce naïf jouvenceau où bon nous semblera... dit-elle à Jacques.

— Le moment n'est pas arrivé... répliqua-t-il.

Au moral comme au physique, le pseudo-Thompson changeait beaucoup.

Lui qui jusqu'alors allait droit au but, ne se préoccupant des obstacles que pour les briser, devenait hésitant, irrésolu.

La passion violente, absorbante, qu'il éprouvait et dont il ne se dissimulait point que les conséquences seraient vraisemblablement funestes, lui causait une sorte de prostration, lui enlevait toute énergie, toute force de volonté, toute décision.

Ses nuits étaient affreuses.

Les heures sans sommeil succédaient aux heures, et si parfois la fatigue triomphait de l'insomnie, si une lourde somnolence s'emparait de lui, des visions odieuses venaient le hanter, toujours les mêmes, lui montrant Marthe et Paul Fromental se souriant, les yeux dans les yeux et les mains dans les mains.

Un matin, après un cauchemar de ce genre longuement prolongé, Jacques se leva la tête en feu, le cerveau enfiévré, les nerfs tendus outre mesure, le cœur gonflé d'une sorte de rage.

Il fit prier Angèle et Pascal de venir le trouver dans son cabinet de travail.

Tous deux accoururent à son appel.

— Quand Fabien de Chatelux doit-il revenir ici ? demanda-t-il à Angèle.

— Probablement aujourd'hui...

— Le moment d'agir est venu... Je suis décidé à ne plus traîner les choses en longueur... Il faut que demain ce godelureau aille au *Petit-Castel*...

— Bravo ! fit Pascal. Je te retrouve !... Parole d'honneur, tu m'inquiétais...

— Je n'ai qu'un mot à glisser à l'oreille du jeune comte... dit Angèle. Je me charge de vous l'amener moi-même... Vous me donnez carte blanche ?

— Assurément.

— Mais pourquoi remettre à demain ce qui pourrait avoir lieu ce soir ? demanda Angèle.

— Parce qu'il faut le temps de donner un rendez-vous à Fabien de Chatelux, répliqua Jacques.

— Inutile ! Tout peut s'arranger aujourd'hui même, le plus facilement du monde...

— Vous n'avez qu'à vous absenter de l'hôtel. Marthe restera dans sa chambre. C'est moi qui recevrai le jeune homme, et je me charge de tout. Cela vous va-t-il ?

— Très bien.

— C'est convenu pour ce soir, alors ?

— C'est convenu.

— A quelle heure faudra-t-il arriver là-bas ?

— Entre onze heures et minuit.

— J'y serai.

— Moi, dit Pascal, je resterai ici pour conduire la voiture.

— Maintenant, parlons de Marthe. Etes-vous parvenue à fouiller le coffret ? demanda Jacques.

— Non, mais je me suis procuré hier au soir tout un troussseau de petites clefs... Je compte bien, dans le nombre, en trouver une qui pourra s'ajuster à la serrure... Demain, sous un prétexte quelconque, il faudra faire sortir Marthe sans moi...

— Demain, nous aviserons... répondit le pseudo-Thompson.

Après le déjeuner les complices sortirent, laissant les deux femmes au logis.

Marthe donna quelques ordres aux domestiques, car elle était chargée, nos lecteurs le savent, de diriger tout dans l'intérieur, puis elle remonta chez elle, comme elle le faisait invariablement chaque jour.

Au lieu de lui proposer de monter avec elle, Angèle eut soin de rester au rez-de-chaussée afin de recevoir Fabien de Chatelux.

Jacques et Pascal avaient prévu qu'ils dîneraient dehors.

Après le dîner, vers huit heures, Pascal reviendrait à l'hôtel afin de savoir de quoi Angèle était convenue avec le jeune comte, et ensuite il irait prévenir Jacques, qui l'attendrait au café de la Gare du Havre.

Les prévisions d'Angèle se réalisèrent de point en point.

Fabien arriva rue de Miromesnil vers quatre heures. C'était l'heure habituelle de ses visites.

Le jeune homme était follement épris.

Ce qu'Angèle lui avait dit au sujet de Marthe et du docteur avait notablement modifié ses idées au sujet de l'orpheline, d'autant plus que celle-ci, suivant de point en point les conseils du pseudo-Thompson, lui laissait dire tout ce que la passion lui dictait lorsqu'ils se trouvaient en tête-à-tête, ne contait sans se fâcher, sans se scandaliser, riait ensuite, et répondait évasivement.

La voyant ainsi, Fabien la traitait de coquette, qui ne devait pas tenir beaucoup à se marier et qui sans doute accepterait la complicité d'un amoureux pour échapper à l'existence quasi-claustrale qu'elle menait à l'hôtel de la rue de Miromesnil.

Le jugement qu'il portait sur la jeune fille était confirmé par les paroles d'Angèle.

La fidèle amie de Pascal faisait en sorte de surexciter dans Fabien le côté matériel de l'amour, et de lui donner des espérances afin de le faire tomber plus facilement dans le piège qui lui serait tendu.

Elle avait en outre une autre raison pour parler ainsi.

Supposant que d'un moment à l'autre Marthe, cédant à la passion qu'il lui inspirait, pourrait se montrer faible avec Fabien, gentilhomme et galant homme, tiendrait à coup sûr, absolument secrètes ses relations avec elle afin de ne la compromettre.

Angèle avait complètement atteint son but.

M. de Chatelux, vis-à-vis de sa mère, affectait une complète indifférence au sujet de la pupille du docteur Thompson, c'est à son insu, nous l'avons déjà dit, qu'il venait chaque jour à l'hôtel de la rue Miromesnil.

— Arrivez donc, cher comte ! arrivez vite ! Je vous attendais avec une impatience dont vous ne vous faites pas d'idée, s'écria Angèle en allant à sa rencontre jusqu'au vestibule.

Elle lui prit les mains et le conduisit dans un petit salon dont elle referma la porte sur eux.

— Avez-vous donc quelque chose d'important à m'apprendre, chère madame ? demanda vivement Fabien déjà ému.

— Oui... quelque chose de très important...

— Il s'agit de Mlle Marthe ?

— De Marthe et de vous...

— Ce n'est pas une mauvaise nouvelle que vous allez m'apprendre, au moins ? dit le jeune homme avec inquiétude.

Angèle haussa les épaules en répliquant :

— Oh ! ces amoureux ! quels êtres parfaitement absurdes ! Ils ne songent qu'à des crocs-en-jambes donnés à leurs amours.

et à toutes sortes de mésaventures saugronues et imaginaires !! On n'a pas plutôt ouvert la bouche et prononcé quatre paroles, qu'ils voient dans ces paroles des mystères inquiétants, et qu'ils se mettent martel en tête !

— Parlez, chère madame, parlez, je vous en supplie ! Vous me faites mourir d'impatience !

— Déjà !

— Je vous le jure !

— Alors, ce sera bien autre chose tout à l'heure et, si le docteur n'était absent, je le prierais de nous préparer quelque cordial pour vous éviter une défaillance...

— Le docteur est absent ?

— Oui, cher comte, ainsi que son secrétaire.

— Son absence, sans doute, sera de peu de durée ?

— Il a été appelé ce matin en consultation dans un château à six lieues de Paris avec une demi-douzaine de ses plus illustres collègues... il s'agit d'un cas très grave... Peut-être y aura-t-il une opération à faire... Bref, ne sais quand il reviendra ! Comme ça se chante dans la romance de *Malbroug s'en va-t-en guerre* ! peut-être cette nuit, très tard... peut-être seulement demain...

— Alors Mlle Marthe est seule à l'hôtel et je vais pouvoir...

— Angèle ne laissa point finir la phrase commencée.

— Vous ne pourrez absolument rien ! interrompit-elle en riant.

— Comment, je ne puis présenter mes respectueux hommages à mademoiselle Grandchamp !

— Non, cher comte.

— C'est elle qui refuse de me recevoir ?

— Oh ! pas le moins du monde ! Ce sont les circonstances qui ne le lui permettent point.

— Les circonstances ! Mlle Marthe est-elle malade ?

— Si elle était malade, me verriez-vous souriante ! Non...

— Marthe se porte à merveille...

— Mais alors que signifie ce que vous me dites ?... Vous avez l'air de vous moquer de moi...

— Ah ! cher comte, vous n'en croyez rien...

— Encore une fois, vous me faites mourir !

— Mourir ! Gardez-vous en bien !... Il faut vivre, au contraire ! Vivre pour être heureux !

— Heureux ! Puis-je l'être quand vous mettez le trouble dans mon cœur !... l'angoisse dans mon âme !...

— Que votre cœur se calme et que votre âme se rassérène ! Alors, décidément, vous ne devinez pas ?...

— Je ne devine absolument rien... que pourrais-je deviner ?

— Il faut donc tout vous dire et je vais le faire. Marthe, votre adorée Marthe, n'est plus à Paris.

Fabien devint pâle.

— Plus à Paris !... balbutia-t-il.

— Non, mais il est inutile de vous inquiéter pour cela... Réjouissez-vous plutôt !... Le docteur, convaincu que le grand air ferait à Marthe beaucoup de bien, l'a envoyée, sur la demande expresse, passer quelques jours à la campagne.

— Et elle est partie ?

— Ce matin...

— Sans penser à moi ? Sans vous charger de quelques mots pour moi ?...

— Et patati ! et patata !... s'écria Angèle avec un éclat de rire savamment modulé. Quelle drôle de manie vous avez, cher comte, de vous emballer comme ça ! Marthe est partie sans penser à vous, au contraire...

— Bien vrai ?

— Vous en faut-il une preuve ? Eh bien ! en voici une, et je suppose que vous la trouverez indiscutable et que vous vous lasserez convaincre... Au moment de monter en voiture, elle se chargea de vous donner ceci de sa part...

Tout en parlant, Angèle remettait un portrait-carte de la jeune fille dans les mains de Fabien.

— Oh ! quel bonheur ! s'écria-t-il en appuyant la photographie contre ses lèvres et en la couvrant de baisers.

— Alors, reprit l'amie de Pascal, présentement, cher comte, êtes-vous heureux ?

— Je ne crois pas qu'on puisse l'être davantage !...

— Et en cela vous vous trompez !... Vous allez l'être plus encore !... beaucoup plus !... Je n'ai pas tout dit... En me chargeant de vous remettre sa fidèle image, Marthe a ajouté quelque chose...

— Quoi donc ?... Oh ! chère madame, parlez vite !...

— Il faut vous dire d'abord que la demande de Marthe d'aller à la campagne sous prétexte de respirer le grand air avait un but.

— Un but ! Lequel ?

— Vous ne devinez pas ?

— Je n'ose.

— C'est un tort... il faut oser... surtout quand il s'agit des femmes... Vous voyez que je trahis pour vous sans vergogne les secrets de la corporation ! Eh bien ! à la campagne on est libre... On peut causer à cœur ouvert sans avoir la crainte d'être entendu par des valets qui vous épient... Bref, Marthe n'a été prise de la toquade de la villégiature que pour pouvoir causer à cœur ouvert avec vous...

— Elle vous l'a dit ? s'écria Fabien radieux.

— Textuellement, et je vous invite de sa part à venir passer auprès d'elle une partie des quelques jours de liberté qui lui sont accordés...

— Auprès d'elle ? Moi !... Vous ne me trompez pas ?...

— Ah ! sapristi, cher comte, vous pouvez vous vanter de damer joliment le pion à saint Thomas comme incrédulité !...

— C'est qu'une joie si grande, un tel bonheur, une pareille ivresse, me semblent si invraisemblables, si impossibles...

— Ils sont vrais, cependant, et d'une réalisation facile...

— Je me demande si je rêve...

— Non, vous êtes bien éveillé...

— Et, reprit Fabien, quand Marthe me recevra-t-elle ?

— Dès ce soir, si vous êtes libre... répondit Angèle.

— Libre ? Je le suis toujours...

— Eh bien ! en allant la rejoindre, je vous emmènerai avec moi...

— Partons !... je suis prêt...

— Oh ! pas si vite, cher comte, je vous en prie ! fit en riant l'amie de Pascal ; j'ai des courses à faire pour le docteur, et ces courses me prendront pas mal de temps...

— Enfin, à quelle heure partirez-vous ?

— Pas avant dix heures du soir.

— Dois-je venir vous chercher ici ?

— Non. Trouvez-vous à dix heures et demie moins quelques minutes au point de rencontre du boulevard Philippe-Auguste et de la rue Alexandre-Dumas... Je vous y prendrai en passant.

— Où irons-nous ensuite ?

— Vous le verrez quand vous y serez.

— Pourquoi ne pas me le dire tout de suite ?

— Pourquoi tenez-vous à le savoir d'avance ? Seriez-vous curieux par hasard ? Si vous n'avez point confiance en moi, prenons que je n'ai rien dit et laissez-moi aller à mes affaires...

— J'ai confiance !... j'ai toute confiance ! s'écria Fabien en prenant les mains d'Angèle et en les serrant entre les siennes ; Quelle reconnaissance ne vous dois-je pas ?... Ainsi c'est donc bien vrai, grâce à vous je vais me trouver auprès de Marthe... de mon adorée Marthe !...

— Oui, mais je dois vous poser certaines conditions...

— Elles sont acceptées d'avance.

— Vous serez d'une discrétion absolue ?

— Je vous le jure...

— Personne ne devra savoir où vous irez... où vous passerez vos soirées... personne au monde, pas même votre mère qui, sans le vouloir, pourrait trahir votre secret en causant avec le docteur...

— Je me tairai même avec ma mère...

— Vous passerez vos journées à Paris, et le soir vous reviendrez auprès de Marthe...

— Ne la verrai-je donc que le soir ?

— Oui. Cela doit être ainsi. Ne vous plaignez pas, d'ailleurs, vous êtes bien partagé...

—Je ne songe guère à me plaindre !... Je suis le plus heureux des hommes !

—Eh bien, à l'heure convenue, soyez à l'endroit indiqué... Ma voiture s'arrêtera juste à l'angle de la rue Alexandre-Dumas...

—Où se trouve cette rue ?

—Dans le quartier du Père-Lachaise, près de la rue de Charonne.

—Je serai exact...

—Ah ! sapsristi ! je n'en doute pas ! Maintenant, sauvez-vous... J'ai des masses de courses à faire, vous le savez, et je me suis mise en retard pour vous attendre...

—Je vous remercie de toute mon âme !

—Ne me remerciez pas !... Les salamahecs ça prend du temps, et filez !

Fabien baisa la main d'Angèle et, le cœur débordant de gratitude, quitta la complice de Pascal Saunier et de Jacques Lagarde.

À huit heures Pascal venait à l'hôtel prendre le mot d'ordre, ressortait et allait prévenir Jacques qui partait aussitôt pour le *Petit-Castel*.

À dix heures, l'ex-secrétaire du comte de Thonorieux montait sur le siège du coupé dont Angèle occupait l'intérieur, prenait en mains le fouet et les guides et dirigeait le cheval vers le lieu du rendez-vous donné à Fabien de Chatelux.

Le jeune comte était naturellement d'une gaieté folle en rentrant à l'hôtel de la rue de Tournon.

Il se montra plus affectueux encore que de coutume avec sa mère qui, tout en se réjouissant de cette recrudescence de tendresse, ne songea point à s'en étonner et par conséquent à en chercher la cause.

On vint annoncer que le dîner était servi. La comtesse et son fils se mirent à table en tête-à-tête.

—Que faites-vous ce soir, mère ? demanda Fabien.

—Je vais chez la marquise de Richemont... Tu dois te souvenir que nous avons reçu une invitation.

—Je l'avais oublié.

—M'accompagneras-tu ?

—Si vous le désirez, certes, mais je vous demande de vouloir bien m'en dispenser...

—As-tu quelque projet ?

—Oui... Le Gymnase donne ce soir la première représentation d'une pièce en cinq actes qu'on dit intéressante... Un de mes amis dont le père est journaliste m'a envoyé un billet... Il s'étonnerait certainement et se blesserait peut-être si je n'en profitais pas...

—Profites-en donc, cher enfant... j'irai seule chez Mme de Richemont.

—Cela ne vous contrariera point ?

—En aucune façon. Rentreras-tu tard ?

—C'est possible. Les grandes premières finissent toujours après minuit.

—Alors tu me diras bonsoir en me quittant, et nous ne nous reverrons que demain matin.

—Oui, mère.

La conversation continua, mais en roulant sur des sujets qui ne pourraient intéresser nos lecteurs.

Vers huit heures les deux convives quittèrent la table.

Fabien prit congé de sa mère qui l'embrassa avec effusion en lui disant :

—Amuse-toi bien !

—Je tâcherai, répondit-il avec un sourire, mère, à demain...

Le jeune homme gagna sa chambre, s'occupa de sa toilette, une véritable toilette d'amoureux à laquelle il apporta des soins particuliers, plaça la photographie de Marthe dans un petit coffret d'ébène, après l'avoir couverte de baisers, sortit, prit une voiture et se fit conduire au Gymnase où il avait résolu d'attendre l'heure de son rendez-vous.

Les minutes lui semblaient effroyablement longues, il cherchait à les raccourcir.

La pièce nouvelle du Gymnase était intéressante en effet.

Il n'en vit cependant que le premier acte, et au baisser du rideau il aurait été bien embarrassé s'il lui avait fallu rendre compte de ce qui venait d'être représenté devant lui.

La pensée de Marthe l'absorbait absolument.

Ce n'étaient point les comédiennes en scène qu'il voyait, ou du moins qu'il croyait voir, c'était la pupille du docteur...

Pendant l'entr'acte il échangea quelques paroles avec deux ou trois de ses amis, puis il disparut après avoir regardé sa montre.

Elle indiquait dix heures moins dix minutes.

Sur le boulevard il monta dans un fiacre.

—Où allons-nous ? demanda le cocher.

—Avenue Philippe-Auguste.

—A quel endroit de l'avenue ?

—Vous m'arrêterez à une cinquantaine de pas de la rue Alexandre-Dumas...

—Hue ! Cocotte ! !

Le fiacre roula.

—Nous y sommes... dit le cocher au bout de trente-cinq minutes en arrêtant son cheval.

Fabien descendit.

—Alors, fit-il en payant la course, la rue Alexandre-Dumas est en face de moi ?

—Oui, monsieur... Continuez l'avenue comme si vous alliez à la barrière du Trône... La rue Alexandre-Dumas est la première à droite et à gauche, à cinquante pas d'ici...

Le jeune homme se mit en marche.

De loin il voyait les feux de deux lanternes immobiles briller dans les ténèbres sur le boulevard absolument désert.

—Ça doit être la voiture de Mme Angèle... murmura-t-il en hâtant le pas.

Bientôt il ne fut plus qu'à une faible distance d'un coupé de maître.

Le cocher, très barbu, le chapeau à cocarde rabattu sur les yeux, offrait la raideur d'un soldat prussien.

Ce cocher était Pascal qui, une fois arrivé à cet endroit solitaire, avait tiré du coffre du siège et ajusté sur son visage la fausse barbe qui le rendait absolument méconnaissable.

Fabien s'approcha de la voiture.

Aussitôt la glace en face de laquelle il se trouvait s'abaissa. Une tête de femme apparut dans l'ouverture.

Le nouveau venu devina Angèle plutôt qu'il ne la reconnut au milieu des ténèbres presque compactes.

—Est-ce vous, cher comte ? demanda l'amie de Pascal.

—C'est moi...

—Montez vite.

En même temps la portière s'ouvrait.

Fabien prit place à côté d'Angèle, referma la portière et releva la vitre.

Les ordres étaient donnés d'avance. Le cheval partit à une très rapide allure.

—Maintenant, chère madame, me direz-vous où nous allons ? fit le jeune homme en souriant.

—Vilain curieux, soyez patient ! Qu'avez-vous tant besoin de savoir où nous allons, puisque vous savez que dans très peu de temps vous verrez votre chère Marthe !

—J'ai tort et vous avez raison...

La voiture filait dans l'obscurité très vite et sans la moindre secousse, roulant tantôt sur un macadam bien entretenu, tantôt sur des alicés d'un terrain sablonneux.

Accoté dans l'angle gauche où il se pelotonnait, car Angèle, bien en chair, tenait pas mal de place, Fabien rêvait.

Comme tous les amoureux au moment où ils croient toucher au but de leurs ardents désirs, il se demandait ce qu'il allait dire à la bien-aimée, quelles questions elle lui adresserait et ce qu'il répondrait à ces questions.

Ce qui n'empêchait pas le trajet de lui sembler interminable.

Au bout de plus d'une demi-heure il rompit le silence que la prétendue cousine du pseudo Thompson observait comme lui.

— Il me semble que nous roulons depuis un temps infini... dit-il, arriverons-nous bientôt, chère madame ?

— Avant cinq minutes.

— En effet, la cinquième minute n'était pas écoulée quand la voiture s'arrêta.

— Vous ai-je menti ? reprit Angèle en ouvrant celle des portières qui se trouvait de son côté. Laissez moi descendre et attendez-moi là... surtout, cher comte, ne bougez pas !

Elle referma la portière et s'éloigna, laissant seul Fabien qui commençait à s'étonner un peu de ces façons d'agir, mais qui n'éprouvait cependant pas la moindre méfiance.

L'amie de Pascal avait tiré de sa poche une clef.

Avec cette clef elle ouvrit la grille du *Petit-Castel* ; le coupé entra au pas dans la cour, suivit l'allée sablée qui décrivait une ellipse régulière autour de la pelouse, et alla faire halte auprès du perron.

Là Angèle leva la consigne imposée à son compagnon de voyage.

— Maintenant, dit-elle, vous pouvez descendre. Vous avez été très sage tout le temps, et vous en serez récompensé. Venez vite, la chère mignonne doit vous attendre avec une impatience égale à la vôtre.

Fabien ne se le fit pas répéter deux fois et s'élança hors de la voiture.

Les paroles qu'il venait d'entendre lui faisaient couler du feu dans les veines.

Il allait voir Marthe, et Marthe l'attendait avec impatience !

Cette pensée lui donnait la fièvre, le délire...

Ses tempes battaient...

Son cœur sautait dans sa poitrine comme un oiseau captif qui se heurte aux barreaux de sa cage...

Il suivit Angèle.

Elle gravit les degrés du perron et franchit le seuil de la villa.

Une lanterne à verres dépolis, suspendue au plafond du vestibule, tamisait des lueurs voilées et mystérieuses.

Angèle se dirigea vers la salle à manger dont elle ouvrit la double porte capitonnée.

Une clarté vive jaillit aussitôt.

Le couvert était mis pour trois convives sur la table couverte de fleurs, d'argenterie, de cristaux.

Tout cela chatoyait sous les feux des bougies d'un lustre à deux branches et deux candélabres.

— Trois couverts ! dit Angèle en riant et en montrant la table ; Vous voyez que la chère mignonne vous attendait, et qu'elle s'apprête à vous bien recevoir ! Etes-vous un homme aimé ? Etes-vous un homme heureux ! Hein, cher comte, qu'en pensez-vous ?

Fabien ne répondit pas.

Il était étourdi, fasciné, ébloui, par cet éclairage féérique au sortir d'une obscurité presque complète ; enivré par le parfum des fleurs...

— Attendez un instant... poursuivit Angèle ; je vais prévenir votre chère Marthe de votre arrivée...

Et elle sortit vivement en refermant la porte derrière elle.

Comme Antoine Fauvel, comme Amédée Duvernay et la belle Virginie, comme René Labarre enfin, le jeune comte de Chatelux était dans la salle d'anesthésie, livré sans défense et sans défiance aux misérables qui voulaient sa mort !

Angèle alla droit à l'office où se trouvait le pulvérisateur chargé de kérosène.

Jacques et Pascal étaient à leur poste.

Déjà la main du docteur, pressant la boule de caoutchouc, projetait dans la pièce voisine les effluves de la vapeur mortelle.

Un silence effrayant régnait autour d'eux.

Ce silence fut interrompu tout à coup par des bruits de pas et des foulants le plancher, par des coups violents frappant les portes verrouillées.

Fabien, ressentant les premiers effets produits par l'inhalation, prenait peur, et, cherchant à fuir, courait de droite à gauche, cherchant une issue qu'il ne pouvait trouver.

Aux bruits que nous venons de signaler succéda un retentissement sourd, semblable à celui qui résulte de la chute d'un corps.

Le jeune comte, vaincu par l'anesthésie, venait de s'abattre inanimé, pareil à un cadavre.

II

Jacques et Pascal se précipitèrent vers la porte et l'ouvrirent.

Fabien était étendu sur le dos, les yeux fermés, les bras écartés.

— Vite, prends la médaille, dit le médecin à son complice pendant que je prépare la compresse de kérosène...

Pascal s'agenouilla près du jeune homme, dénoua sa cravate, déboutonna son col, et entr'ouvrit la chemise pour prendre sur la poitrine l'objet qu'il cherchait...

Soudain il poussa une exclamation de colère et se releva les sourcils froncés, le front plissé.

— Qu'y a-t-il ? demanda Jacques inquiet.

— Il y a que nous venons de travailler pour rien !... Il ne porte pas la médaille du comte de Thonnerieux !

— Il ne porte pas la médaille ! répéta le pseudo-Thompson d'une voix altérée.

— Non.

— C'est impossible !...

— Cela est, cependant. Regarde toi-même...

— Fouille-le ! reprit Jacques ; Peut-être a-t-il cette médaille sur lui... dans une de ses poches dans son portefeuille... dans son porte-monnaie...

Pascal cherchait d'une main fiévreuse.

— Rien ! rien ! fit-il au bout d'un instant. Quel parti prendre ? Sa mort nous devient inutile...

— Oui, mais le laisser libre c'est nous perdre... il nous faut sa médaille...

— Que décides-tu ?

— De le laisser vivre... jusqu'à nouvel ordre du moins...

— Mais le danger ?

— Je supprime le danger... Fabien de Chatelux vivra, mais il ne sortira plus d'ici...

— Comment ?

— Tu le verras. Vite, le corps sur l'ascenseur, avant que l'anesthésie ait cessé...

Jacques et Pascal soulevèrent le jeune comte par les jambes et par les épaules, et l'ascenseur le déposa sans secousse au sous-sol où Angèle attendait.

— Ouvrez la porte du caveau, s'il vous plaît, ma chère cousine... lui dit Jacques.

L'amie de Pascal prit un bougeoir, et sans demander d'explication s'empressa d'obéir...

Les deux complices soulevèrent de nouveau le corps, mais au lieu de le dévêtir et de l'étendre sur la table pour pratiquer au cou l'incision mortelle, ils le transportèrent dans le caveau dont Jacques avait fait murer les ouvertures.

C'était un petit cellier voûté, muni d'une épaisse porte de bois de chêne doublée d'une feuille de tôle et possédant un système de fermeture à secret.

— Et maintenant ? demanda Pascal.

— Maintenant, répondit Jacques, tandis que je vais faire en sorte de prolonger l'anesthésie, descends ici avec l'aide d'Angèle deux matelas, une petite table, une veilleuse, un flacon rempli d'huile et des mèches... Joignez à cela des provisions de bouche... Hâtez-vous...

Angèle et Pascal remontèrent au rez-de-chaussée pour exécuter ces ordres, et Jacques, agenouillé près du corps de Fabien, maintint sous les narines du jeune comte une compresse imbibée de kérosène.

Pascal reparut au bout de quelques minutes portant sur ses épaules deux matelas qu'il déposa dans un angle.

Il prit dans la cuisine une chaise qui devaient composer l'unique mobilier du caveau changé en prison.

Angèle à son tour arriva chargée d'un flacon d'huile, d'une veilleuse et d'une boîte pleine de mèches.

Elle posa la veilleuse sur la table, la remplit d'huile, plaça la mèche et l'alluma.

—Hâtez-vous d'apporter des aliments, du pain, du vin et de l'eau... commanda Jacques qui, deux doigts appuyés sur le poignet de Fabien, comptait les pulsations de l'artère. Le pouls se ralentit... Ce sommeil dure trop longtemps... la mort arriverait...

Il suffit de quelques secondes pour accomplir les volontés de Jacques.

—En le fouillant, tu n'as trouvé dans ses poches aucune arme ? demanda ce dernier.

—Aucune.

—Et la photographie de Marthe qui lui a été donnée par Angèle ?

—Non plus... il l'aura laissée chez lui.

—Peu importe. Plaçons-le sur ce lit... Ah ! vous avez ajouté des draps et des couvertures auxquels je n'avais pas pensé. C'est bien... Ce dernier rejeton des Chatelux pourra dormir ici tout à son aise, sans être réveillé par le bruit des voitures.

Fabien, toujours sans connaissance, fut couché sur les matelas, et Angèle, prise d'une compassion bien féminine pour un aussi joli garçon, eut soin d'étendre sur lui les couvertures afin qu'il ne se refroidit pas.

—Tout est en ordre... dit Jacques. Filons. Bonne nuit, monsieur le comte ! ajouta-t-il en riant au moment où il franchissait le seuil du caveau. Faites de doux rêves d'amour. — Bientôt nous causerons...

Il repoussa la porte qui se referma avec un bruissement métallique auquel succéda le craquement sec du ressort de la serrure.

—Que diable allons-nous faire de lui ? demanda Pascal intrigué.

—Ce que nous venons d'en faire...

—Un prisonnier... oui... Mais quel sera le résultat de son emprisonnement ?

—De nous mettre en possession de la médaille, pardieu ! Il faut que nous sachions où elle se trouve...

—À l'hôtel de la comtesse de Châtelux, sans le moindre doute.

—L'hôtel est grand ! L'explorer de la cave au grenier serait peu commode... Quand il nous aura indiqué la cachette (et je me charge de lui deher la langue), nous irons y prendre la médaille, si elle nous est indispensable. Mais songeons d'abord aux deux autres... Inutile de nous attarder ici plus longtemps... En route pour Paris...

Dix minutes plus tard le coupé du pseudo-docteur Thompson quittait le *Petit-Castel*.

Le sommeil anesthésique de Fabien de Châtelux n'étant plus entretenu par la compresse imbibée de kérosène ne se prolongea que fort peu de temps après le départ des trois complices.

Le jeune homme commença par étirer, d'un mouvement tout machinal, ses membres endoloris.

Ses yeux s'ouvrirent, mais une grande confusion régnait dans son esprit ; il lui sembla qu'il dormait encore et qu'il achevait un mauvais rêve...

Ce rêve, cependant, ne se rattachait d'aucune façon à ce qui lui était arrivé, lui semblait-il.

Il se voyait encore dans la salle à manger où l'éclat des lumières l'éblouissait, où le parfum des fleurs lui montait au cerveau... puis il avait conscience d'une sorte de voile de plus en plus épais s'étendant devant ses yeux, d'un brouillard l'enveloppant et éteignant les feux des bougies, des candélabres et du lustre... sa tête en ce moment devenait si lourde qu'il ne pouvait plus la porter et il perdait la notion de l'existence.

Fabien alors essaya de se soulever sur son coude et regarda autour de lui.

Une mèche de veilleuse, donnant la sensation d'une pâle

gouttelette de lumière dans la pénombre, brûlait sur une petite table de bois blanc supportant en même temps quelques assiettes, deux bouteilles et un pain.

Il y avait loin de là à la table splendidement servie, vue et admirée par lui dans la salle à manger où l'avait fait entrer Angèle.

Que signifiait cela ?

Fabien se leva d'un bond ; mais ses jambes amollies refusèrent de le soutenir, et il fut obligé de chercher un point d'appui pour ne pas tomber.

Ses mains rencontrèrent une muraille nue et froide.

—Où suis-je donc ? se demanda le jeune homme en se frottant les paupières. Est-ce que je rêve encore ?... Mais non... non... je ne dors pas... continua-t-il au bout d'un instant. J'ai toute ma raison... Je suis dans une cave où j'ai été apporté pendant mon sommeil... Un sommeil trop soudain pour être naturel... Cette veilleuse... Ces provisions... Suis-je tombé dans quelque piège ?

Chancelant, il se dirigea vers la porte massive qu'il frappa de ses mains sans parvenir seulement à l'ébranler, une véritable porte de cachot.

—Enfermé !... murmura-t-il avec angoisse. Prisonnier !

Que signifie cela ?... C'est à croire que je deviens fou et que je rêve les yeux ouverts !... Voyons... je me souviens... je suis sûr de me souvenir... J'étais à Paris, au Gymnase... J'en suis sorti longtemps avant la fin de la pièce... j'ai pris une voiture... j'ai donné l'ordre de me conduire avenue Philippe-Auguste où m'attendait Mme Angèle qui devait me mener auprès de Marthe... je suis monté dans le coupé de Mme Angèle... je suis arrivé dans une maison inconnue... dans une pièce pleine de lumière, où trois couverts étaient dressés. Mme Angèle m'a dit d'attendre pendant qu'elle allait prévenir Marthe...

"J'ai attendu et tout à coup il m'a semblé qu'un bandeau de plomb m'étreignait les tempes... La respiration me manquait... Mes paupières s'abaissaient malgré moi... J'ai voulu sortir pour prendre l'air... J'ai marché... et... et je ne me rappelle plus rien... et je ne sais rien... je ne comprends rien, sinon que je suis prisonnier..."

"Prisonnier ! mais pourquoi ?

"Prisonnier ! De qui ?

"De Marthe ! C'est impossible !

"D'Angèle ? C'est insensé !..."

Fabien s'interrompit en frissonnant de tout son corps.

Une pensée venait de lui traverser l'esprit et l'épouvantait.

—Mon Dieu, poursuivit-il au bout d'un instant, si j'étais prisonnier du docteur Thompson... du docteur qui de retour à Paris plus tôt qu'il ne croyait sera venu ici où il m'a trouvé, et qui me supposant, me devinant aimé de Marthe, se venge par jalousie ! Oui... oui... cela doit être... le docteur se venge, et Marthe, en ce moment, expie ainsi que moi le crime de n'avoir donné son cœur... Mais comment cet homme sait-il ?... Car enfin je n'ai pas vu Marthe... donc elle est innocente, sinon d'intention au moins de fait !... Comment se mettre que Mme Angèle ait paru protéger notre amour que pour nous trahir ? Quel intérêt pouvait-elle avoir à m'attirer ici ?... Evidemment aucun ! Oh ! ma tête se trouble ! Est-ce que je ne vais pas devenir fou au milieu du dédale d'idées incohérentes, absurdes, ridicules, assiégeant mon cerveau !... Oh ! je verrai ce docteur Thompson... je lui avouerai que j'aime et que je suis aimé... je lui demanderai la main de Marthe... Il viendra... il ne peut me garder ainsi enfermé sans commettre le crime de séquestration... il ne peut m'empêcher d'aller retrouver ma mère, ma mère qui peut-être à cette heure se livre au désespoir en ne me voyant point reparaitre à l'hôtel, car qui sait bien de temps j'ai dormi... peut-être pendant longtemps fait-il jour...

Et, pris d'une sorte de soudain délire, Fabien se mit à crier de toutes ses forces !

—A moi !... A moi, docteur Thompson !... Venez à moi, docteur !

L'appel du captif restait sans écho.

Ses poings formés heurtaient le panneau de chêne doublé de tôle et se meurtrissaient sans autre résultat que de le faire résonner sourdement, lugubrement.

— Docteur !... à moi, docteur !... répétait le jeune homme affolé.

Le silence seul répondait à ses appels.

— Veut-on me laisser mourir ici ? murmura-t-il. Non, cependant, puisqu'on me donne de quoi manger... On ne cherche donc pas à me tuer par la faim... Mais, en supposant même qu'on ne songe pas à m'assassiner, c'est effroyable d'être enfermé ainsi.

Et Fabien se reprit à crier de nouveau.

Il tremblait de rage et d'effroi ; ses appels s'étranglaient dans son gosier et devenaient de moins en moins distincts.

À ses inutiles clameurs succédèrent des rires nerveux.

Un véritable accès de folie furieuse s'emparait de lui.

Cet accès se termina par une crise effrayante, et Fabien épuisé, écumant, roula sans connaissance sur les matelas qui devaient lui servir de couche.

Le lendemain de cette nuit sinistre était jour de consultation chez le docteur Thompson.

Marthe devait occuper son poste habituel dans la pièce voisine du cabinet de Jacques, et remplir ses fonctions accoutumées.

Elle s'était levée de bonne heure en songeant à Paul Fromental qui, docile à ses recommandations, n'avait point reparu à l'hôtel de la rue de Miromesnil.

— Peut-être viendra-t-il aujourd'hui... se disait l'orpheline, elle se sentait heureuse de cette pensée et de cette espérance car, malgré les craintes instinctives qu'elle éprouvait, elle aurait donné beaucoup pour voir le jeune homme, ne fût-ce que pendant quelques instants.

Au moment où elle allait achever sa toilette, on frappa doucement à la porte de sa chambre...

— Qui est là ? demanda-t-elle.

— Moi, votre amie Angèle.

— Entrez.

L'amie de Pascal franchit le seuil et vint donner à Marthe un baiser de Judas.

— Dépêchez-vous de mettre un chapeau et un mantelet, chère mignonne... lui dit-elle. On vous attend...

— Qui donc ?

— Le docteur...

— Que me veut-il ?

— Il vient de donner l'ordre d'atteler et il désire vous emmener faire un tour au Bois...

— Seule ? murmura l'orpheline déjà inquiète.

— Non, avec son secrétaire, M. Pascal...

— J'aurais souhaité rester à la maison ce matin... Voulez-vous prier le docteur de sortir sans moi ?...

— Je ne me charge point du tout de la commission. Vous étonterez mon cousin, chère mignonne, et il ne faut pas ! Est si bon. Il est si heureux d'être auprès de vous... si fier quand vous vous montrez avec lui !... Voyons, voyons ce chapeau, ce mantelet, et en route !... Une petite promenade matinale vous fera grand bien...

Tout en parlant, Angèle tendait à Marthe un chapeau noir en vêtement de deuil.

La jeune fille n'avait aucune raison plausible à faire valoir pour s'obstiner dans son refus.

Elle se laissa faire et, une fois complètement habillée, elle descendit.

III

Pascal et Jacques attendaient Marthe sous le péristyle de l'hôtel.

Jacques lui tendit la main, mais contre sa coutume il ne se pencha pas vers elle pour l'embrasser sur le front.

L'orpheline ne put s'empêcher de penser :

— Je ne sais pourquoi cette réserve me semble inquiétante. Je préférerais mieux qu'il fût toujours le même.

— J'espère que cette sortie matinale ne vous contrarie point, ma chère Marthe ? fit le pseudo-Thompson dont les paupières s'abaissèrent pour cacher l'éclat de ses yeux.

— Assurément non, docteur... répondit la jeune fille.

— Eh bien, montez... Depuis le jour de l'accident, vous n'êtes pas sortie... Le grand air sera très bon pour vous...

Marthe s'installa dans la victoria.

Jacques s'agit à côté d'elle et Pascal prit place en face de Jacques.

— Au Bois ! commanda le docteur.

La voiture partit.

Angèle, en observation derrière les rideaux de l'une des fenêtres de l'hôtel la vit sortir de la cour et s'éloigner.

Alors, elle alla vivement à la chambre de Marthe, en franchit le seuil, referma la porte derrière elle et, pour rendre toute surprise impossible, fit tourner deux fois la clef dans la serrure, la retira et la glissa dans sa poche.

— Maintenant murmura-t-elle, j'ai du temps devant moi. Il s'agit d'être très roublarde et de mettre la main sur la fameuse médaille... Où peut-elle être ?... Dans le coffret aux bijoux, ont-ils dit... Cette supposition me paraît assez vraisemblable... Il n'y a aucune cachette dans cette chambre et les tiroirs ne sont pas fermés. Enfin, nous allons bien voir...

Angèle se dirigea vers un petit meuble de bois noir à incrustations de cuivre occupant l'un des panneaux.

Sur ce meuble, au milieu de menues chinoïseries et de divers petits objets de curiosité sans grande valeur, se trouvait un coffret de vieil argent ciselé, cadeau du docteur à sa pupille.

L'amie de Pascal prit ce coffret, en ayant soin de ne point déranger les bibelots qui l'entouraient, le plaça sur ses genoux et tira de sa poche un trousseau composé d'une vingtaine de clefs minuscules, des formes les plus variées.

Elle en essaya successivement dix ou douze sans obtenir le résultat souhaité.

Aucune ne s'ajustait à la serrure.

Enfin Angèle poussa un soupir de satisfaction.

La troisième clef entra facilement ; elle tournait en faisant jouer les ressorts.

Angèle tenta de soulever le couvercle qui céda docilement à l'action de la main.

Le coffret était ouvert.

Sur un coussinet de satin ouaté, piqué et parfumé, l'ex-marquise à la toilette aperçut les quelques bijoux de deuil offerts à l'orpheline par le pseudo-Thompson, mais la médaille ne se trouvait point au milieu de ces bijoux.

La forte femme enleva le coussinet en le prenant par chacune de ses extrémités afin de laisser tout exactement dans le même ordre ; elle le posa sur une table et revint au coffret.

Il ne contenait plus que quelques papiers qu'elle examina et dont elle constata l'insignifiance absolue ; notes acquittées de couturière ou de modiste.

— Décidément ce n'est pas là ! se dit Angèle de fort mauvaise humeur. Pascal et Jacques se figureront que si je n'ai point trouvé c'est que j'ai mal cherché ! Que le diable emporte cette pécore et sa médaille !

Elle ajouta avec un sourire, en se reprenant :

— Non... non... Elle toute seule, mais qu'il nous laisse la médaille, puisque nous en avons besoin. Allons, il s'agit de fureter ailleurs...

L'amie de Pascal, après avoir remis tout en ordre dans le coffret, le referma et le replaça dans l'endroit où elle l'avait pris.

Ceci fait, elle jeta un regard circulaire sur les meubles garnissant la chambre, se demandant lequel de ses meubles elle devait ouvrir le premier pour continuer ses recherches.

— Autant celui-là qu'un autre... murmura-t-elle en allant à un chiffonnier de laque dont elle visita successivement les tiroirs.

Son instinct l'avait mal servie, car l'exploration ne lui fit absolument rien découvrir.

Elle fouilla un second meuble, puis un troisième, et elle com-

mençait à désespérer quand elle aperçut un second coffret en ébène, incrusté de nacre, posé hors de portée de la main sur une crédence assez haute.

—Ce pourrait être dans celui-là, pensa la forte femme.

Et se servant d'une chaise en guise de marchepied, elle se hissa jusqu'au coffret qu'elle atteignit.

—Il est bien léger, continua-t-elle, et la couche de poussière dont il est couvert prouve jusqu'à l'évidence que Marthe n'y touche pas souvent.

Comme le coffret d'argent, celui d'ébène était fermé.

Angèle dut recourir à son trousseau et, de même que la première fois, elle essaya une dizaine de clefs avant d'en trouver une bonne.

Enfin, le couvercle se souleva.

Le coffret apporté de Genève, contenait quelques papiers et quelques lettres anciennes qu'Angèle souleva afin de s'assurer qu'ils ne cachaient point la médaille.

La conviction faite à cet égard, elle obéit à un sentiment de curiosité bien féminine en examinant les papiers.

Le premier qu'elle déplaça était l'acte de naissance de Marthe avec son vrai nom de Berthier. Il y avait aussi l'acte de décès de Grandchamp, le mari de sa mère.

Un papier jaune plié en quatre attira l'attention de l'ex-marchande à la toilette.

—Ça ressemble à une reconnaissance du Mont-de-Piété... se dit-elle. Je m'y connais j'en ai pas mal acheté dans le temps !

Elle déplia le papier jaune.

Son flair ne l'avait point trompée.

C'était bien une reconnaissance du Mont-de-Piété.

—Tiens ! tiens ! tiens !... fit-elle presque à haute voix. La petite a quelque chose au clou ! Qu'est-ce que ça peut bien être ?

Son œil courut à la colonne affectée à la désignation des objets sur lesquels l'administration avait fait un prêt.

Elle lut !

“Une médaille d'or, premier titre, pesant quarante-cinq grammes quatre-vingt-trois centigrammes, et portant des dates, des mots, et un numéro d'ordre.”

—Mais, saperlipopette !... C'est la reconnaissance de la médaille que je cherche !... dit Angèle avec joie. Elle avait mis tout bonnement sa médaille chez ma tante ! Ah ! par exemple, en voilà une bonne ! Jacques et Pascal seront contents ! C'est comme s'ils avaient l'objet dans leur poche !...

En ce moment se fit entendre le bruit d'une voiture roulant sur les pavés de la cour de l'hôtel.

L'exploration de la chambre de Marthe avait duré plus d'une heure.

Angèle se hâta de glisser la reconnaissance au fond de sa poche, referma le second coffret, le réintégra sur la crédence, remit la chaise à sa place habituelle, rouvrit la porte, sortit et regagna sa chambre, ne laissant derrière elle aucune trace de son passage.

Dans l'escalier elle rencontra Marthe qui remontait.

—Avez-vous fait une bonne promenade, chère mignonne ? lui demanda-t-elle en souriant.

—Une promenade très agréable... répondit l'orpheline. Je suis enchantée d'être sortie et je n'ai regretté que votre absence...

—Vous êtes gentille comme un petit cœur.

Marthe continua son chemin.

Angèle descendit.

Jacques et Pascal étaient encore dans le vestibule.

Elle les rejoignit.

—Eh bien ? demanda vivement Pascal.

—Montez, répondit-elle à voix basse, avant deux minutes, j'irai vous retrouver dans le cabinet des consultations.

Elle feignit d'aller donner des ordres, tandis que les deux hommes se conformaient à sa recommandation.

Un instant après la forte femme franchissait le seuil du cabinet.

—Eh bien ? fit Jacques à son tour.

—Mes enfants, répondit Angèle en s'asseyant, figurez-vous que je vais vous apprendre une chose épatante ! Attendez-vous donc à être surpris.

—Nous ne serions surpris qu'au cas où vous aviez fait buisson croux, ma chère cousine ! répliqua Jacques. J'ajouterai que la surprise serait désagréable. Avez-vous trouvé la médaille.

—Oui, et non...

—Comment ?

—Je n'ai pas trouvé la médaille, mais c'est comme si je l'avais trouvée...

—Que signifie ce logogriphe ?

—Il signifie, et voilà justement la chose épatante, que la petite a mis l'objet au clou...

—Qu'est-ce que tu nous chantes là ? demanda Pascal.

—Je ne vous chante rien et je vous dis l'exacte vérité...

—Marthe a mis sa médaille au Mont-de-Piété ?...

—Parfaitement bien !

—Mais pourquoi ?

—Comment voulez-vous que je le sache ?... De crainte des volours peut-être... Dans tous les cas la chose est certaine car voici la reconnaissance...

Angèle tira de sa poche le papier jaune et le tendit à Jacques qui le déplia d'une main fiévreuse et qui lut l'indication reproduite par nous un peu plus haut.

—C'est ma foi vrai !... fit-il ensuite. C'est bien la médaille...

—Et, demanda Pascal, elle est chez ma tante, à Paris ?...

Le pseudo-Thompson jeta un coup d'œil sur l'en-tête délicieusement primé et répliqua :

—A Paris, non, mais à Joigny...

—A Joigny !... répéta Pascal. Alors, ça s'explique... Marthe aura fait argent de tout pendant la maladie de sa mère... Comment ne nous a-t-elle point parlé de cela que nous avons liquidé la situation au moment du départ ?

—Je l'ignore... répliqua Jacques ; mais que nous importe ? Nous sommes certains d'avoir la médaille... c'est tout ce qu'il nous faut... Demain tu iras à Joigny la retirer...

—Combien le Mont-de-Piété a-t-il prêté ?

—Cent trente-sept francs cinquante centimes...

—Attention !... il se présente une difficulté...

—Laquelle ?

—Marthe a mis sans le moindre doute une foule de petits objets au clou, avant d'y mettre sa médaille...

—Sans doute.

—Elle a par conséquent reçu plusieurs reconnaissances.

—Eh bien ?

—Puisqu'il ne lui en reste qu'une, c'est qu'elle a vendu les autres...

—De cela que prétends-tu conclure ?...

—Que pour les vendre il a fallu les signer, que par conséquent sa signature est connue au Mont-de-Piété de Joigny. Or, pour dégager la médaille il faut la signature de Marthe au dos de cette reconnaissance...

—Cela ne peut t'embarrasser... Tu signeras pour elle. En matière d'imitation d'écritures, tes preuves ne sont plus à faire...

—Pour imiter il faut un modèle, je n'en ai pas, et sa signature m'est inconnue...

—Elle m'a fait remettre un jour, pendant la consultation, un billet de deux lignes qu'elle a signé : *Marthe Grandchamp*. J'ai gardé ce billet, je te le donnerai dans un instant...

—Alors, tout ira bien... Maintenant, raisonnons un peu. Marthe pourrait s'apercevoir que cette reconnaissance lui a été prise... Il faut aviser à cela...

—Le danger n'est pas grand... dit Angèle. La reconnaissance ne se trouvait point dans le coffret à bijoux, comme vous le figuriez à tort, mais dans un autre coffret juché en haut d'une crédence... il m'a fallu pour l'atteindre grimper sur une chaise. Ceci joint à la couche de poussière qui couvre l'objet me paraît démontrer que Marthe n'y touche pas souvent. Avant que l'idée d'y regarder ne lui vienne à l'esprit, vous aurez terminé la besogne.

— Il faut compter avec le hasard, répliqua l'ex-secrétaire du comte de Thonnerieux, souvent il suffit qu'une chose semble impossible pour qu'elle arrive.

— En supposant qu'elle ouvre le coffret, reprit Angèle, elle peut croire qu'elle a égaré la reconnaissance.

— Ces choses-là ne s'égareront pas ! Enfin ayons d'abord la médaille, ensuite nous aviserons... L'essentiel est que Marthe ne puisse jamais deviner ni même soupçonner que nous sommes les voleurs de la reconnaissance ! Tu comprends, Jacques, ce que je veux ! Hâte-toi donc de prendre un parti.

— Je te promets de le prendre...

— N'oublie pas que j'ai le droit d'y compter ! Nous sommes solidaires. Ce qui menace l'un de nous, menace également l'autre. Souviens-toi de cela !...

— Je m'en souviens...

— Quant à Fabien de Chatelux, que décides-tu ?

— Nous en causerons à ton retour de Joigny. Quand comptes-tu partir ?

— Demain, par le premier train du matin, et je serai probablement de retour le soir. Donne-moi le billet dont tu as parlé tout à l'heure... J'ai besoin d'étudier la signature de Marthe Grandchamp.

Le pseudo-Thompson tira de sa poche une clef, ouvrit un tiroir de son bureau et tendit à Pascal le billet en question.

— Voici... dit-il. Sois habile, comme toujours.

— Je ferai de mon mieux, tu peux y compter répondit Pascal ; puis il ajouta : As-tu jeté un coup d'œil sur les journaux de ce matin ?

— Je n'ai pas eu le temps puisque nous sommes sortis...

— Nous allons, si tu veux, les parcourir ensemble...

— Parfaitement...

— Dans notre situation on doit toujours se préoccuper des regards des reporters... reprit l'ex-secrétaire du comte de Thonnerieux. Il est bon de savoir ce qu'on fait à la préfecture, et les indiscretions du reportage à outrance sont souvent utiles...

— A la police ?... demanda Jacques en riant.

— Non, mais à ceux qu'elle inquiète... répondit son com-
pagnon en riant aussi.

IV

En disant ce qui précède, Pascal coupait les bandes d'un grand nombre de feuilles quotidiennes placées par le valet de chambre sur le bureau du docteur.

Faisant, ou plutôt faisant faire pour son compte énormément de réclames, le pseudo-Thompson recevait beaucoup de journaux.

Il y en avait de toutes les opinions et de tous les formats. Jacques et Pascal les déplièrent au hasard.

Le premier qui tomba sous la main de Jacques était une grande feuille très répandue et de nuance ultra-colorée, dont les rédacteurs se donnaient assez souvent le plaisir de tirer de grands retards imprévus.

— Ah ! ah ! fit le docteur après avoir jeté les yeux sur cette feuille.

— Qu'y a-t-il ? demanda Pascal.

— Un article à sensation... répliqua Jacques.

La tête de la première page s'étalait, avec les dispositions typographiques reproduites par nous, les lignes que

PRÉFECTURE DE POLICE

Très prochainement nous offrirons à nos lecteurs la pri-
vée de révélations infiniment curieuses sur la

PRÉFECTURE DE POLICE

En attendant nous ferons connaître dès aujourd'hui les
faits prodigieuses, stupéfiantes, abracadabrantes, qui se passent
en ce moment à Paris au sujet desquelles la

PRÉFECTURE DE POLICE

le silence le plus absolu, quoique la vie de tous les
jours se trouve quotidiennement en péril.

Cette institution, que l'Europe ne nous envie pas, li-

PRÉFECTURE DE POLICE

a trouvé bon et utile, sage et prudent de tenir secrets, d'en-
tourer d'un profond mystère les crimes commis depuis plus
d'un mois dans Paris.

— Nous nous garderons d'imiter la discrétion de la

PRÉFECTURE DE POLICE

et nous dirons bien haut, sans la moindre crainte d'être dé-
mentis, qu'une bande d'assassins décime la capitale et, dans
un but encore inconnu, frappe ses victimes d'une façon étran-
ge, effrayante et toujours la même.

— Nous sommes en mesure d'affirmer, s'en déplaît à la

PRÉFECTURE DE POLICE

qu'il y a environ un mois le cadavre d'un homme assassiné a
été retiré de la Seine, et qu'aucune enquête n'a été faite, au-
cune note communiquée aux représentants de la presse, au
sujet de ce crime d'assassinat. L'homme se nommait Antoine
Fauvel.

— Nous affirmons en outre et non moins catégoriquement
que huit jours après les corps d'un jeune homme et d'une jeune
femme, assassinés par le même procédé, étaient trouvés dans
le Bois de Boulogne, et la

PRÉFECTURE DE POLICE

s'abstenait également de toute enquête et de toute communi-
cation ; les deux jeunes gens se nommaient Amédée Duvernay
et la Belle Virginie.

— Nous affirmons enfin que cinq ou six jours après ce dou-
ble crime on relevait sur les rails du chemin de fer de Paris
à Orléans le cadavre mutilé d'un adolescent ; mais ce simula-
cre d'accident cachait un nouvel attentat. Les meurtriers,
toujours les mêmes, avaient égorgé leur quatrième victime
comme les trois premières, agissant chaque fois d'une manière
identique. L'adolescent se nommait René Labarre.

— Pourquoi la

PRÉFECTURE DE POLICE

enveloppe-t-elle à dessein d'obscurité ces crimes monstrueux ?

— La direction de la

PRÉFECTURE DE POLICE

qui dispose d'un gros budget et d'une armée d'agents, est-elle
donc confiée à des incapables qui ne savent pas découvrir les
coupables, ou à des trembleurs qui ne veulent pas les connaître ?

— Tout cela est très grave, mais si la

PRÉFECTURE DE POLICE

ne fait point son enquête, nous faisons la nôtre, et quand elle
sera terminée nous considérerons comme un devoir d'en communi-
quer au public le résultat.

— Avis au ministre de la justice !

— Avis au procureur de la République ?

— Avis au préfet de police !

En parcourant d'un coup d'œil rapide les lignes que nous
venons de produire, Jacques Lagarde était devenu un peu
pâle.

Pascal reprit avec impatience :

— Voilà un article à sensation, comme tu dis, qui paraît
t'émouvoir vivement. Qu'est-ce que c'est que cet article ?

— Lis et juge...

Le pseudo-Thompson passa le journal à son complice, qui
lut à son tour et qui, à son tour, pâlit en fronçant le sourcil.

— Diable ! fit-il ensuite. Voilà qui devient grave ! Nous
avons raison de croire que la police épouvantée prenait ses
mesures pour entourer de ténèbres des faits qu'elle ne pouvait
ni éclaircir, ni éclaircir... Tu en avais eu la preuve d'ailleurs
chez la veuve de l'avocat Labarre, quand on a recommandé le
silence à tout le monde au sujet des vraies causes de la mort
de René Labarre... Malheureusement le pétard tiré par ce
journal va contraindre le ministre à s'inquiéter de ce qu'il y
a de vrai dans cet article, et les recherches seront conduites
avec une vigueur inconnue jusqu'à ce jour.

— Certes, répondit Jacques, il y aura scandale et tapage...
Cette note sous les yeux, le ministre va tancer d'importance
le préfet de police, le procureur de la République, le chef de

la sûreté et toute la séquelle policière... Un député quelconque, ennemi du préfet actuel (et ses ennemis sont nombreux) peut porter la chose à la tribune et en faire l'objet d'une interpellation.

—Oui... oui... tout est possible.

—Où le journal a-t-il pris ces renseignements? D'où lui viennent ses révélations?

—Peu nous importe... il faut jouer serré... La disparition de Fabien de Chatelux ne tardera pas à être connue... et alors quel vacarme!

—Assourdissant, mais inoffensif... j'ai lancé les limiers sur une fausse piste. Redoublons de précautions, voilà tout...

—Jacques se sentait ou tout au moins croyait se sentir sûr de lui-même.

L'impression de terreur instinctive qu'il venait d'éprouver en lisant l'article s'était dissipée bien vite.

A la préfecture de police comme à l'hôtel de la rue Miro-mesnil, il avait été lu, cet article, et le préfet s'était empressé de faire appeler le chef de la sûreté.

Tous les deux étaient très émus, très intrigués et très irrités.

D'où venait le coup?

Par qui les révélations étaient-elles faites?

Existait-il donc, soit au parquet, soit à la préfecture, quelqu'un capable de trahir le secret professionnel, soit par haine, soit par cupidité?

—On nous attaque... dit le préfet, il faut absolument répondre... Mais quoi?

—Me permettez-vous d'émettre un avis? demanda le chef.

—Je vous le permets et je vous en prie.

—Eh bien! il faut, selon moi, le prendre de très haut et répondre que les êtres incapables et malfaisants sont les gens qui livrent au public un secret dont ils n'ont pas le droit de disposer, puisqu'ils l'ont surpris ou volé! Ce secret, la préfecture le gardait pour faciliter des recherches au moment d'aboutir, mais compromises peut-être par des révélations intempestives et prématurées. Quand au journal, rien de plus facile que de le prendre en flagrant délit d'imposture. Il affirme qu'une enquête n'a été faite au sujet du quadruple crime... Si c'est indispensable pour démentir cette assertion, on communiquera les procès-verbaux à la presse.

—Grave question! répliqua le préfet, question pleine de péril!... La véritable, la seule bonne réponse à faire aux ennemis qui nous attaquent serait la découverte des assassins. Cette réponse serait sans réplique!... Allez donc et redoublez de zèle!...

Le chef de la sûreté se retira.

Resté seul, le préfet se trouva en proie à de vives inquiétudes.

A chaque instant il attendait un message l'appelant chez le ministre de la justice, qui lui demanderait des explications.

Le ministre ne savait rien encore; mais sans doute on ne tarderait point à mettre sous ses yeux l'article tapageur paru le matin même.

En revenant après le conseil il entra dans son cabinet, où son secrétaire particulier l'attendait pour présenter diverses pièces à sa signature.

Sur le bureau se trouvaient plusieurs dossiers.

L'un d'eux portait l'estampille de la préfecture de police.

—Qu'est-ce que ce dossier? demanda le garde des sceaux?

—C'est celui de l'agent Raymond Fromental, dont vous avez signé hier la grâce pleine et entière, monsieur le ministre... répondit le secrétaire. Mention doit en être faite au dossier.

—Cette grâce a-t-elle été envoyée à la préfecture?

—Ce matin même, par mes soins. Le pauvre père doit, à l'heure qu'il est, en avoir reçu notification et se trouver bien heureux, car son désir le plus ardent est enfin exaucé...

—Plus d'une fois j'avais entendu parler de ce Fromental.

On me l'a toujours donné pour un homme d'une haute intelligence et d'une nature loyale, malgré le crime commis autre-

fois... Ce crime, il l'a expié... il a de plus rendu de grands services à la sûreté... son départ va priver la préfecture d'un agent habile et dévoué, mais lui faire grâce n'était que justice... Avez-vous prévenu par un mot Mme la comtesse de Chatelux de la décision prise à l'égard de son protégé?

—Je vais le faire aujourd'hui même.

En ce moment, un huissier frappa discrètement à la porte du cabinet ministériel.

Le secrétaire donna l'ordre d'entrer et demanda.

—Qu'y a-t-il?

L'huissier tenait une carte de visite sur un plateau d'argent.

—Monsieur, répondit-il, c'est une dame qui sollicite une audience de M. le ministre...

—A-t-elle une lettre d'audience?

—Non, monsieur... elle est éplorée... toute en larmes. Elle affirme qu'elle a l'honneur d'être connue de monsieur le ministre... Voici sa carte.

Le secrétaire particulier prit le carré de carton-porcelaine, y jeta un coup d'œil et poussa une exclamation de surprise.

—La comtesse de Chatelux!! s'écria-t-il ensuite.

—La comtesse de Chatelux!! répéta le ministre.

—Éplorée!... toute en larmes!! reprit le secrétaire.

—Voyez donc, et introduisez-la...

Le secrétaire courut jusqu'à l'antichambre.

—Vous! vous, madame!! dit-il à la comtesse qui sanglotait et vous semblez au désespoir!! que se passe-t-il donc? Entrez bien vite, je vous en prie, monsieur le ministre vous attend...

Et il offrit son bras à la visiteuse pour l'introduire.

Mme de Chatelux était hors d'état de parler.

Une émotion indescriptible la suffoquait.

C'est à grande peine qu'elle aurait pu marcher si elle n'avait eu un bras pour la soutenir.

Le ministre se leva au moment de son entrée et fit quelques pas à sa rencontre.

L'effrayante altération des traits de la pauvre femme, à qui le secrétaire avança un fauteuil, l'expression profondément douloureuse de son visage le frappèrent vivement.

—À quel motif dois-je attribuer l'honneur de votre visite, madame la comtesse? demanda-t-il. Je crains que ce motif soit triste car vos larmes coulent. Je serais heureux s'il m'était donné de les sécher...

Par un violent effort Mme de Chatelux parvint à faire jaillir sa voix de son gosier serré.

—Monsieur le ministre, balbutia-t-elle en sanglotant et en joignant les mains. Je viens vous demander justice... Je veux vous demander vengeance...

—Justice! Vengeance!... Contre qui?

—Contre les misérables qui m'ont pris mon enfant, qui m'ont tué mon fils...

—Votre fils, madame!... s'écria le secrétaire. On a tué Fabien!...

—Il est assassiné, puisqu'il a disparu...

—Mais c'est impossible! dit le ministre. Qui donc l'aurait fait disparaître?... Qui donc l'aurait assassiné!...

—Qui, monsieur le ministre? répliqua Mme de Chatelux dont la colère rendait la voix plus distincte et dont les yeux lançaient un feu sombre. Qui? Vous me demandez qui? Ces bandits mystérieux sans doute qui désolent en ce moment Paris et qui viennent en quelques jours de faire quatre victimes. Mon fils a été frappé par eux, monsieur... Je le devine, je suis sûre, et je sens que je deviens folle!... Je suivrai mon enfant dans la tombe, monsieur, car, lui parti, il ne reste rien ici-bas qui puisse me rattacher à... vie... Mais avant de mourir je veux que son corps me soit rendu, que justice soit faite, que sa mort soit vengée...

Mme de Chatelux se tordait les mains de désespoir, et émettait des sanglots étouffés.

Le ministre et son secrétaire échangèrent un regard.

Ce regard disait de la façon la plus claire:

—La pauvre femme parle de devenir folle! Elle l'est, des fois et déjà, aussi complètement qu'on le puisse être!

Mme de Chatelux se dressa d'un mouvement brusque.

Mais vous ne m'avez donc pas comprise ? reprit-elle haletante, les jarrets crispés. Je vous ai dit qu'on avait tué mon fils ! Je vous ai dit que je voulais son cadavre pour moi, et l'échafaud pour ses assassins, et vous restez là tous les deux, immobiles, sans donner d'ordres !... Vous êtes le représentant de la loi, monsieur le ministre... Vous êtes le plus haut magistrat de France, c'est pour cela que je m'adresse à vous ! — Agissez, je vous en conjure, au nom du Dieu de justice ! Agissez sans retard, sinon je croirais ceux qui disent que la protection des habitants de Paris est confiée à des mains incapables, et que ne sachant pas trouver les coupables, on garde secrets les crimes !..

— Madame... madame... s'écria le ministre, songez-vous bien à ce que vous dites !... La douleur vous égare !...

— Rendez-moi mon enfant... !

— Rien ne prouve qu'il soit mort.

— Rendez-le-moi vivant, et je n'aurai pas assez de tout le reste de ma vie pour vous bénir... !

— On fera des recherches... une enquête immédiate va être ordonnée... !

Mme de Chatelux haussa les épaules.

— Des recherches !... Une enquête !... répéta-t-elle, comme ça en a fait, n'est-ce pas, pour Fauvel, pour Amédée Duverray, pour la belle Virginie et pour René Lebarre ?

— Mais c'est de la démence !... murmura le secrétaire, épouvanté de ce qu'il prenait pour des divagations.

— De la démence !... répéta Mme de Chatelux avec indignation. Ainsi vous me croyez en délire, vous me traitez de folle, moi la mère au désespoir qui viens vous demander son enfant disparu, son fils assassiné sans doute... Me taxez-vous de folle parce que je vous accuse tous de tenir secrets les crimes qui se font à Paris ?... Eh ! bien, prouvez-moi que je m'abuse... Prouvez-moi que je suis vraiment folle... Répondez à ceci !

Et la comtesse, tirant de sa poche un journal qu'elle déplia d'une main frémissante, le mit sous les yeux du ministre stupéfait.

— Qu'est-ce que cela ?... demanda-t-il.

— Cela ! répondit Mme Chatelux, c'est une accusation terrible, une accusation flétrissante pour les gens haut placés de ce pays ! Lisez, et dites-moi que ceux qui ont écrit cela ont menti !... alors, et seulement alors, je pourrai prendre pour un fatras la disparition de mon fils, et penser que je me suis peut-être alarmée trop vite.

Le ministre jeta les yeux sur le journal apporté par la comtesse.

A peine en avait-il parcouru quelques lignes qu'il tressaillit et devint très pâle.

Ce fut avec une terreur grandissante qu'il lut jusqu'au bout l'article précédemment reproduit par nous.

— C'est impossible !... impossible !... s'écria-t-il ensuite d'une voix altérée. Des magistrats... ont pu manquer ainsi à tous leurs devoirs !... Ce serait trop grave !... C'est impossible !

— Cela est cependant écrit... !

— La colonne ne prouve rien, sinon la haine de ceux qui ont écrit... Ces gens, ennemis de tout pouvoir, essayent de dénigrer l'administration en l'insultant... Ils n'y parviendront pas !

— On nomme les victimes !... On cite des faits que vous savez !

— Jus qu'à preuve du contraire, je soutiens qu'ils sont faux !

Le secrétaire avait pris le journal et, à son tour, il venait de le lire.

— Il faut poursuivre cette feuille venimeuse ! dit-il après avoir achevé sa lecture. C'est pis qu'un scandale, c'est un crime, de porter ainsi le trouble dans toutes les familles parisiennes !

— Enfin, messieurs, suis-je folle ! demanda Mme de Chatelux.

— Je ne suis pas le droit, en présence de pareilles affirmations, de dire que mon fils a été attiré dans un guet-apens, quand pour la première fois de sa vie il a passé la nuit hors de mon hôtel.

— Eh ! madame la comtesse, les jeunes gens... !

— Soit... Je vous comprends, monsieur le ministre... Mais en admettant que Fabien ait subi quelque entraînement, il serait rentré le matin... Rien au monde, rien, j'en suis certaine, n'aurait pu lui faire oublier qu'on ne rentrant pas il me plongerait dans une angoisse mortelle... !

— Certes, madame, vos appréhensions et vos terreurs ne me semblent que trop légitimes, mais permettez-moi de croire encore qu'elle sont exagérées. Je vous le répète, nous avons dans une certaine presse des ennemis qui trouvent juste et naturel d'employer contre nous toutes les armes, mêmes les plus viles.

— N'accordez, madame, aucune créance aux allégations de cet article... !

— Les croyez-vous donc mensongères ?

— Je crois, du moins, à un prodigieux grossissement de certains faits... !

— Au nom de mon fils que je pleure en ce moment comme s'il était mort, je vous conjure de vous assurer de ce qu'il y a de vrai dans tout cela !... !

— Je dois et je vais le faire, madame... Si le journal n'a point menti, je serai sévère pour ceux qui m'ont caché ce qui se passait ; si au contraire nous sommes en présence d'une manœuvre odieuse, des poursuites immédiates seront ordonnées... La presse est libre, je le sais... libre de tout dire, mais non de calomnier !... !

Le ministre frappa sur un timbre et jeta ces mots à l'huissier qui se présenta :

— Ma voiture à l'instant !

— Que veut faire Votre Excellence ? demanda vivement le secrétaire.

— Éviter toute perte de temps et aller droit au préfet de police, répondit le ministre. Faites-moi l'honneur de m'accompagner, madame, et avant peu nous saurons l'un et l'autre à quoi nous en tenir sur les bruits sinistres qui ont causé un si grand émoi.

L'huissier vint annoncer que la voiture de son Excellence attendait, et le ministre, offrant son bras à Mme Chatelux, sortit avec elle de son cabinet, la fit monter dans le coupé qui stationnait au bas des marches du perron, et s'installa près d'elle, après avoir dit au cocher :

— À la préfecture de police.

La voiture partit.

Nous avons laissé le préfet singulièrement étourdi par le rude coup que le journal de nuance écarlate venait de lui porter en pleine poitrine.

Pendant quelques instants il resta plongé dans les réflexions les plus sombres.

L'idée d'offrir sa démission lui traversa même vaguement l'esprit, mais personne n'ignore que les velléités de démission sont généralement de courte durée.

Le haut fonctionnaire ne s'obstina point.

Bientôt il releva la tête, passa la main sur son front chargé de nuages et sonna son secrétaire en se disant :

— Je saurai tenir la tête à l'orage... il ne faut jamais se laisser abattre... !

Le secrétaire entra.

— Monsieur le préfet a des ordres à me donner ? fit-il.

— Oui... Expédions vivement les affaires courantes... !

— Voici des pièces à signer... !

Le préfet donna les signatures requises, puis, voyant un papier à la main de son secrétaire, demanda :

— Qu'est-ce que cela ?

— Monsieur le préfet, c'est une grâce envoyée hier au soir du ministère de la justice, accompagnée d'une note émanant du cabinet du garde des sceaux et demandant que cette grâce soit remise sans aucun retard à celui qu'elle intéresse... !

— Quel est-il ?

— Un agent de sûreté condamné à vingt ans de réclusion et depuis dix ans au service de la préfecture dans des conditions particulières... !

— S'agit-il de Raymond Fromental ?

— Oui, monsieur le préfet... On a fait réclamer il y a quel-

ques jours du ministère le dossier de cet homme et des renseignements sur sa moralité, sur sa conduite... Les notes envoyées ont été absolument favorables.

—Et maintenant sa grâce est complète ? Sans restriction ? On lui fait remise du temps qu'il nous devait encore ?...

—Oui, monsieur le préfet... Il peut, s'il le veut, cesser dès aujourd'hui son service... Il l'aurait pu dès hier soir, la signature étant d'hier.

—Libre !... absolument libre ! murmura le haut fonctionnaire en se levant et en se promenant avec agitation dans son cabinet ; il va nous quitter juste au moment où, plus que jamais, j'ai besoin de ses services ! En vérité, le moment est bien choisi pour nous priver du plus intelligent, du plus actif, du plus consciencieux de nos sous-ordres !... Moi qui mettais mon espoir en lui, le croyant seul capable de débrouiller l'effroyable et mystérieuse affaire des assassinats scientifiques ! Et on me l'enlève ! C'est absurde, c'est impossible ! Cela ne sera pas !

Le préfet parlait assez haut pour être entendu de son secrétaire.

—La grâce est signée, dit celui-ci.

—Eh bien ! qu'importe ?

—On ne peut revenir sur une décision de ce genre...

—On peut tout, puisque cette décision n'a pas encore été notifiée à l'intéressé... Rien n'empêche d'attendre pour le prévenir, et des formalités à remplir expliqueront au besoin et justifieront le retard...

—Monsieur le préfet, la note du cabinet du garde des sceaux était précise... j'ai exécuté les ordres du ministre en écrivant à Raymond Fromental...

—Vous lui avez écrit ! !

—Je le devais.

—Que lui avez-vous dit ?

—Que vous l'invitez à se présenter à la préfecture pour y recevoir ses lettres de grâce pleine et entière...

—Donc il sait que cette grâce est signée ?

—Il le sait.

Le préfet se laissa tomber accablé sur un siège.

—C'est bien... dit-il. Vous avez fait votre devoir... Je joue de malheur, voilà tout ! Laissez-moi, et dès que Raymond Fromental se présentera, accompagnez-le ici et apportez les lettres de grâce...

Le secrétaire se retira.

A peine venait-il de rentrer dans son cabinet, attendant à celui dont il sortait, qu'on vint lui dire :

—Monsieur, c'est un agent de la sûreté qui demande à vous voir... il est porteur d'une lettre de convocation...

—Cet agent n'est-il pas Raymond Fromental ?

—Oui, monsieur...

—Est-il seul ?

—Non, monsieur, un jeune homme l'accompagne... Un jeune homme qui lui ressemble et qui doit être son fils.

—Son fils, répéta le secrétaire, puis il ajouta :

—Faites entrer...

Le garçon de bureau fit un signe au dehors.

Raymond franchit le seuil avec Paul.

Tous deux étaient rayonnants.

—Ai-je besoin de vous dire, monsieur, combien votre lettre m'a rendu heureux ? dit Raymond. Une part de ma gratitude va tout naturellement à vous, puisque c'est par votre lettre que m'a été annoncée la bonne nouvelle, la grande nouvelle ! ! Ainsi donc je suis libre !... tout à fait libre ! Je redeviens un homme comme un autre ! ! Cela me paraît si beau que j'ose à peine y croire !... et cependant c'est vrai !... C'est bien vrai ! ! Je me suis permis d'amener mon fils afin qu'il puisse, ainsi que moi, témoigner sa reconnaissance à vous, monsieur, et à monsieur le préfet...

—Monsieur Fromental, dit le secrétaire avec une contrainte involontaire, le préfet vous attend, en effet... il désire vous entretenir un instant au sujet de votre grâce... Je vais vous introduire ; venez...

—Mon fils ne peut-il m'accompagner ?

—Je crois préférable qu'il reste ici... votre absence, d'ailleurs, sera courte... Suivez-moi, je vous prie...

Et le secrétaire, prenant sur son bureau une feuille de papier pliée en quatre, fit entrer Raymond et entra avec lui dans le cabinet dont la porte se referma derrière eux.

Paul resta seul, agité, vaguement inquiet.

Quelque chose de semblable à une douche d'eau froide venait de tomber sur sa joie.

Les paroles du secrétaire à Fromental : *Le préfet désire vous entretenir un instant au sujet de votre grâce*, et sur tout le ton avec lequel ces paroles avaient été prononcées lui causaient un malaise indéfinissable.

Il redoutait un contre-ordre. Tout au moins un retard.

Dominé par cette préoccupation, il s'assit sur un siège placé tout près de la porte de communication.

De là il espérait surprendre quelques-unes des paroles dites à son père par le préfet.

A l'entrée des deux hommes, le haut fonctionnaire qui écrivait, penché sur son bureau, releva la tête et prit la feuille pliée en quatre, que son secrétaire lui présentait.

Il la déplia et la lut d'un bout à l'autre avec une extrême attention, paraissant étudier chaque phrase et chaque mot.

Rien ne se pouvait imaginer de plus net et de plus explicite.

La lettre de grâce donnait à Raymond le droit de quitter immédiatement son service à la préfecture.

Le préfet fronça le sourcil.

D'après les termes employés, aucune hésitation, aucun retard n'étaient admissibles.

—Fromental, dit-il à Raymond, vous avez sollicité votre grâce pleine et entière...

—Oui, monsieur le préfet.

—Pourquoi ! Votre position ici était honorable, bien rétribuée... Vous étiez estimé de vos chefs et aimé de vos camarades...

—Tout cela est vrai, monsieur le préfet, mais la vieillesse arrive pour moi, et j'ai besoin d'être sans cesse auprès de mon fils, chez qui une croissance trop rapide et un travail intellectuel trop soutenu ont développé une anémie très inquiétante et demandant des soins constants et minutieux... La liberté que je sollicitais aura pour résultat, j'en espère, de me permettre de rendre la santé à mon enfant.

—Le but assurément était louable... On vous a tenu compte de votre tendresse paternelle...

Les bonnes notes méritées par vous ont de plus plaidé en votre faveur... Votre grâce est signée... Vous êtes libre.

—Oh ! monsieur, s'écria Raymond tellement ému que ses larmes jaillirent malgré lui, combien je dois de reconnaissance à vous et à tous ceux qui m'ont couvert de leur puissante protection... je suis impuissant à l'exprimer... je le voudrais, je ne peux pas... les paroles me manquent.

Les sanglots étouffaient le pauvre père ; il lui était véritablement impossible de trouver une seule phrase pour rendre sa pensée où la gratitude débordait.

—Vous devez en effet de la reconnaissance à l'administration qui vous a soutenu... reprit le préfet. Vous lui avez d'ailleurs rendu de signalés services... Mais, je dois vous adresser un reproche...

—Un reproche, à moi, monsieur le préfet ! murmura Fromental avec anxiété... De quelle nature, et comment ai-je le mériter !...

—Ne vous en doutez-vous pas un peu ?

—Non, je vous le jure !

—Je vais donc vous l'apprendre, puisque vous paraissez ignorer le savoir, ce qui m'étonne, étant donné votre intelligence. Vous êtes en ce moment chargé d'une mission sérieuse...

—C'est vrai, monsieur le préfet.

—Vous avez été choisi entre tous pour suivre et mener à bien cet enchaînement de mystérieuses affaires qui nous occupe à tel point que nous avons résolu de garder le silence jusqu'au jour du succès vis-à-vis des grands choisis et de la presse. Vous n'ignorez point cela !

—Non, monsieur le préfet...

— Eh bien, que penseriez-vous d'un soldat demandant son congé la veille de la bataille ? d'un agent sollicitant sa mise à la retraite au moment du danger ?... En vérité, Fromental, vous avez étrangement mal choisi votre heure pour nous quitter ! Dans les conditions toutes spéciales qui se présentent aujourd'hui, ce n'est pas un départ, c'est une défection ! presque une trahison !

V

Raymond sentit un trouble profond s'emparer de lui.

La liberté si ardemment souhaitée, si longuement attendue, la liberté qu'il croyait tenir allait-elle donc lui échapper encore ?

La fatalité s'acharnait-elle sur lui au point de le forcer à continuer, malgré sa grâce obtenue, un métier qui lui faisait horreur ?

— Mais, monsieur, balbutia-t-il, secoué par un tremblement nerveux, je ne suis pas le seul de vos sous-ordres sur qui vous avez le droit de compter... D'autres me valent comme zèle et intelligence, si même ils ne valent pas mieux que moi ! Ceux-là ne pourraient-ils continuer et mener à bien les recherches que j'ai commencées ?... Vous m'avez parlé tout à l'heure d'un soldat désertant son poste au moment du danger. Permettez-moi de vous répondre que ceci ne peut s'appliquer à moi, puisque dans le cas présent, le danger n'existe pas...

— Il est d'une autre nature, sans doute, mais il existe ! répliqua le haut fonctionnaire. Un journal livre ce matin à tout Paris, et en quels termes ! le secret que pour de bonnes raisons nous voulions garder encore !... Je m'attends à la colère du ministre... Je redoute une interpellation à la Chambre... Une seule chose, la découverte des coupables, pouvait sauver la situation, car le succès justifie tout !... Nous comptons sur vous pour obtenir ce succès, pour éviter le péril qui nous menace, et vous nous abandonnez !... N'ai-je pas le droit de dire qu'en agissant ainsi vous désertez votre poste de combat ? N'ai-je pas assez prouvé mon dévouement ?... mon courage !...

— C'est aujourd'hui qu'il faudrait le prouver une dernière fois !...

— Monsieur le préfet, pendant dix années, j'ai souffert...

— Qu'est-ce que quelques jours de plus ?...

Raymond allait encore essayer de répondre.

Il n'en eut pas le temps.

La porte du cabinet du préfet de police s'ouvrit brusquement et le ministre de la justice parut sur le seuil, les sourcils froncés, les regards sombres, les lèvres blanches.

A sa vue le préfet se leva, très pâle.

— Je l'avais prévu ! pensa-t-il, en s'inclinant bien bas pour cacher son émoi.

Le secrétaire s'empressa de sortir avec Fromental et referma la porte derrière eux.

— Monsieur le préfet, dit le ministre d'un ton glacé, votre trouble et votre pâleur me prouvent que si ma visite vous effraye elle ne vous étourne pas !... Vous en connaissez le motif. En lisant tout à l'heure le journal qui vous attaque et que voilà tout ouvert sur votre bureau, je n'ai pas eu la patience de vous faire demander et d'attendre que vous vous soyez rendu à mon appel !... Je suis venu...

Le haut fonctionnaire courba la tête.

— Ce journal a-t-il menti ? reprit le garde des sceaux. Dois-je donner l'ordre au parquet de commencer aujourd'hui même des poursuites contre lui ?

Le préfet ne répondit pas.

— Ainsi, le journal n'a point menti !... poursuivit le ministre. Il y a eu quatre victimes ?... quatre personnes ont été assassinées et aucune enquête n'a été faite, aucun rapport ne m'a été adressé... Je n'ai rien su, moi qui devrais être le premier à savoir !

— Impuissant à découvrir les coupables, ayant peur d'un blâme sévère, craignant une destitution, vous avez organisé la conspiration du silence autour de ces attentats monstrueux dont votre incurie vous rend complice !

— A l'heure qu'il est, tout Paris sait qu'une bande d'assassins tue et pille sans être inquiétée ! La grande ville devient un coupe-gorge ! un repaire de bandits ! Et nous avons un préfet de la sûreté, une brigade d'agents ! et tout cela payé avec l'argent des contribuables qu'ils laissent égorger ! C'est inouï, monsieur ! c'est monstrueux !...

— Monsieur le ministre, balbutia le haut fonctionnaire, il s'en faut de beaucoup que les allégations du journal soient conformes à la vérité... Des enquêtes ont été faites... Des agents ont été chargés de fouiller Paris, et chaque jour, à chaque heure, leurs rapports m'arrivent...

— Que vous apprennent ces rapports ?

— Rien encore, par malheur !... et c'est pour cela que j'ai cru devoir garder le silence... j'ai vu un grand danger dans la divulgation des crimes commis et impunis... j'ai craint d'épouvanter Paris...

— Vous voyez bien, monsieur le préfet, que vous avez eu tort et que votre calcul était faux ! Les journaux ont appris ce que vous vouliez tenir secret, et ils parlent !... ils parlent d'autant plus haut que vous leur avez fait la partie belle, et que votre mutisme obstiné laisse le champ libre au scandale de leurs dénonciations !... Ce sont eux, aujourd'hui qui sèment l'épouvante en vous montrant impuissant à maintenir la sécurité dans Paris, incapable d'arriver à la découverte et à l'arrestation des assassins ! Et ils ont raison !... Oui, vous êtes impuissant, vous êtes incapable et vous êtes aveugle ! Savez-vous seulement ce qui vient de se passer ? ce qui se passe à cette heure ?

— Monsieur le ministre me permettra-t-il de lui demander à quoi il fait allusion ?

— Donc, vous ignorez !... et c'est moi, ministre de la Justice, qui vais vous l'apprendre, à vous préfet de police dont la mission est de me renseigner ! Eh bien ! cette nuit, une victime est tombée sans doute sous le couteau des assassins mystérieux, et c'est la mère de cette victime, c'est Madame la comtesse de Chatelux, qui est venue ce matin me réclamer son fils disparu !...

— Mme de Chatelux ! répéta le préfet avec stupeur.

— Oui... Elle est là, cette mère éplorée, demandant justice et vengeance ! Si je la mets en votre présence, que lui répondrez-vous ?... Que vous ne savez rien, que vous ne pouvez rien, comme toujours !

— Mon Dieu... mais c'est horrible cela ! s'écria le haut fonctionnaire désespéré, encore un crime !

— Encore un crime impuni ! oui, monsieur le préfet ! D'ailleurs ils le sont tous, et les bandits qui les commettent vont braver, plus audacieusement que jamais une police aveugle et sourde ! Fiers de l'impunité qui leur est acquise ils vont continuer leur œuvre infâme, et demain nous apprendrons de nouveaux attentats, plus nombreux et plus effrayants que ceux d'hier !

— Je vous jure, monsieur le ministre, que jamais Paris n'a été plus étroitement surveillé qu'il ne l'est en ce moment !

— Surveillance plus apparente que réelle ! Surveillance dérisoire, puisqu'elle ne produit aucun résultat, n'amène la découverte d'aucune piste !

— Il faut tenir compte, monsieur le ministre, de la nature toute particulière de ces crimes qui déroutent les recherches.

— Qu'entendez-vous par là ?

— J'entends qu'ils sont commis selon moi par un fou, par un maniaque agissant, ou tout au moins paraissant agir sans motifs...

— Expliquez-vous !...

Le préfet de police raconta brièvement de quelle façon, toujours la même, étaient frappées les victimes qu'aucun lien n'unissait entre elles et que les assassins ne dépouillaient point. Il répéta l'explication donnée à ce sujet au chef de la sûreté par un savant médecin dont il avait oublié le nom.

Ce médecin, nos lecteurs le savent, était le docteur Thompson.

Le garde des sceaux écoutait, épouvanté.

Quand le récit du préfet fut achevé, il reprit :

— Quelque soit le mobile auquel obéit l'assassin, manie scientifique ou folie pure, il faut que ce monstrueux état de choses ait une fin ! Je vous donne huit jours pour trouver le coupable ou les coupables. Si dans huit jours vous n'avez pas mis la main sur eux, apportez-moi votre démission, ce qui m'évitera de vous révoquer ..

Le préfet de police devint successivement d'une pâleur mortelle et d'une rougeur apoplectique.

— Je ferai l'impossible, monsieur le ministre, ... dit-il, mais vous venez de supprimer une de mes forces ...

— Laquelle ?

— Vous venez de m'enlever celui de mes sous-ordres sur lequel je comptais le plus ..

— Parlez-vous de Raymond Fromental ?

— De lui-même. C'est à lui qu'incombait la plus lourde tâche ... Il était chargé de conduire toutes les recherches, et le chef de la sûreté avait foi en lui ..

— Refuse-t-il donc de vous seconder ?

— Au moment de votre arrivée, monsieur le ministre, je le questionnais à ce sujet et je me heurtais, je dois le dire, à une vive résistance.

— Il est là ?

— Oui, monsieur le ministre.

— Faites-le venir ...

Le haut fonctionnaire appuya sur un bouton électrique.

Le secrétaire parut aussitôt.

— Envoyez ici Fromental, lui dit le préfet.

Raymond entra presque aussitôt, frémissant d'inquiétude, et s'inclina profondément, respectueusement, mais sans exagération d'humilité.

— C'est vous, monsieur, qui vous nommez Fromental et dont la grâce pleine et entière a été signée hier ... lui dit le garde des sceaux.

— Oui, monsieur, répliqua Raymond, et je bénis le hasard qui, me plaçant en présence de Votre Excellence, me permet de mettre à ses pieds l'expression de ma reconnaissance infinie et de mon dévouement sans bornes.

— Il dépend de vous de me prouver ce dévouement et cette reconnaissance ...

— Comment ?

— Vous étiez chargé de découvrir les auteurs des crimes qui effrayent en ce moment Paris ... La grâce que vous venez d'obtenir vous donne le droit de vous démettre de vos fonctions, d'abandonner votre poste dès aujourd'hui ... Votre intention est-elle d'user de ce droit ? Répondez-moi franchement.

— C'est mon intention, monsieur le ministre.

— Eh bien ! écoutez-moi, et peut-être vos idées à ce sujet se modifieront-elles ...

Raymond secoua la tête d'un air de doute.

— Voici ce que j'ai à vous dire, monsieur Fromental, continua le ministre. Vous êtes père, puisque c'est en vous appuyant sur vos sentiments de tendresse paternelle que vous avez sollicité votre grâce, et c'est ému par la touchante manifestation de cette tendresse que j'ai agréé et fait agréer votre requête ... Eh bien, moi, au nom des parents menacés dans leurs enfants par un mystérieux assassin, je viens vous demander un sacrifice, le sacrifice pour quelques jours de cette liberté complète à laquelle vous attachez tant de prix ! .. Au nom des familles désolées, épouvantées, je fais appel à votre cœur !

Je vous demande de rester à votre poste de combat jusqu'au jour, prochain sans doute où, grâce à vous, force sera restée à la loi ! Alors vous nous aurez vraiment payé, et plus que payé votre dette ! C'est nous qui vous devons de la reconnaissance. Me répondrez-vous par un refus, monsieur Fromental ?

Raymond tremblait de tout son corps.

La voix qui venait de lui parler un langage éloquent dans sa simplicité lui causait une émotion profonde.

Comment fermer l'oreille à la requête ainsi présentée ? ..

Cependant il était indécis. La pensée de son fils le rendait hésitant.

Soudain la porte qui mettait en communication le cabinet du préfet avec celui de son secrétaire et que Raymond n'avait pas refermée complètement en entrant, s'ouvrit tout à fait et un jeune homme parut.

C'était Paul.

— Acceptez, mon père ! s'écria-t-il. Acceptez ! ... C'est votre devoir ! ... Je demande à partager votre tâche pour témoigner, moi aussi, ma reconnaissance à ceux qui viennent de vous rendre à moi ! ..

— Mon enfant ... mon enfant ... balbutia Raymond ému jusqu'aux moelles, quoi, tu veux ? ..

— M'unir à vous, mon père, et lutter avec vous contre des infâmes !

— Et moi aussi, Raymond, je veux me joindre à vous ! dit une voix de femme.

Et la mère de Fabien, qui venait d'entrer par une autre porte, s'approcha de Fromental et lui prit les mains.

— Madame de Chatelux ! ... firent à la fois Raymond et Paul tout stupéfaits.

— Oui, répondit la comtesse, oui, une mère au désespoir qui ne met plus qu'en vous son espoir, et qui vous supplie à mains jointes de lui venir en aide !

— Mon Dieu, que vous est-il arrivé, madame ? demanda vivement Paul dont le visage exprima l'angoisse.

— Fabien a disparu ! dit Mme de Chatelux en pleurant. Fabien est mort peut-être.

— Fabien disparu ! ... mort peut-être !

— Je l'ai attendu toute la nuit. Hier soir, il était sorti pour aller au spectacle à une première représentation ... au Gymnase ... Ce n'était point un prétexte pour déguiser un autre emploi de sa soirée ... il était bien au Gymnase, on l'y a vu deux de ses amis, questionnés par moi, me l'ont dit ... il a passé la nuit dehors ... Cela, je ne l'ignore point, pourrait se comprendre et s'expliquer. Mais pour qu'il ne soit pas rentré ce matin, sachant bien que son absence prolongée, inexplicable, me rendra folle, si elle ne me tue pas, il faut qu'il soit mort, car rien au monde, pas même une femme, ne lui ferait ainsi oublier sa mère ! Je le cherche. Je prie Dieu de me le rendre ! Dieu m'exaucerait-il ? j'ai accompagné M. le ministre ... j'étais là ... j'ai entendu ce qui se disait, j'ai reconnu votre voix, et mon cœur m'a crié que j'il en était temps encore vous seul pourriez me rendre mon fils vivant, et, s'il était trop tard, me donner au moins la vengeance !

— Madame, s'écria Paul, espérez ! Dieu inspirera et guidera mon père. Dieu lui permettra de vous rendre Fabien vivant.

— Vous avez veillé sur mon enfant, madame, ajouta Raymond. Vous avez reçu le dernier soupir de ma pauvre femme bien-aimée ... Ces souvenirs ne me permettent pas de résister à vos prières ! La liberté de mes actes m'est rendue, mais la reconnaissance m'enchaîne ! Je reste à mon poste de combat ! Je ne le quitterai qu'après vous avoir rendu votre fils vivant ou mort, et avoir livré à la justice les misérables qui déçiment Paris !

— Merci ! ... merci ! ... s'écria Mme de Chatelux. Ah ! Raymond, j'étais bien sûre que vous ne m'abandonneriez pas !

— Ce que vous faites est bien ! dit le ministre ému ; Fromental, vous êtes un brave cœur ! ..

— Venez ici dans l'après-midi, Fromental, ajouta le préfet de police. Nous conviendrons des mesures énergiques auxquelles il convient d'avoir recours ... Maintenant, prenez ceci ... Ce sont vos lettres de grâce. Vous venez de nous prouver combien vous en étiez digne ...

Raymond prit le papier que lui tendait le préfet de police et le pressa contre ses lèvres, mais le père et le fils tombèrent dans les bras l'un de l'autre et s'embrassèrent en pleurant de joie.

Le ministre les congédia après avoir prodigué des paroles de consolation et d'encouragement à la comtesse, que Paul fut chargé de reconduire à son hôtel.

Le jeune homme s'acquitta de ce service, tandis que Raymond regagnait son appartement de l'île Saint-Louis où il avait donné rendez-vous à plusieurs agents de la sûreté.

Le ministre de la justice resta quelques instants encore avec le préfet de police.

Tous deux s'entendirent au sujet d'un communiqué que l'Agence Havas transmettrait aux principales feuilles de Paris, et qui démentirait dans une certaine mesure les faits racontés tout au long dans le journal que nous avons cité sans le nommer.

Peut-être nos lecteurs se demandent-ils comment ce journal avait obtenu des renseignements si précis au sujet d'une affaire qu'on entourait à dessein d'obscurité.

Nous allons le leur expliquer brièvement.

Les reporters toujours en quête de nouvelles fraîches ne pouvaient manquer d'apprendre l'accident de Choisy-le-Roi.

Sachant que le corps de René Labarre avait été ramené à Paris, ils s'étaient rendus à la maison mortuaire, le jour du convoi, et ils avaient fort adroitement mais fort indiscrètement interviewé la domestique de Mme Labarre.

Cette domestique, ayant entendu ce qui s'était dit la veille dans la chambre du mort entre le chef de la sûreté, le commissaire de surveillance, le docteur Thompson, etc., s'était empressée de tout raconter.

De là l'article à sensation qui faisait, ce jour-là, monter dans des proportions inouïes le tirage du journal révélateur.

Qu'était devenu notre vieille connaissance et nous dirions volontiers notre ami la Fouine, depuis le jour où nous l'avons retrouvé debout, allant chez le pharmacien faire panser sa blessure ?

L'insouciant et joyeux pêcheur philosophe avait fait renflouer son bateau et reconstitué son attirail.

Ensuite, mais en évitant de se fatiguer, car il souffrait encore et une certaine faiblesse résultait pour lui de la grande quantité de sang perdu, il s'était remis à ses occupations habituelles ; seulement, tandis que ses yeux épiaient les moindres mouvements du flotteur de sa ligne, il ne rêvait que vengeance, mettait son imagination à la torture pour trouver quelque moyen adroit d'arriver à la découverte de son assassin.

Une circonstance particulière ne lui sortait point de l'esprit et servait en quelque sorte de pivot à toutes ses réflexions.

C'était le vol de la médaille.

Ce vol, évidemment prémédité, avait été le mobile à coup sûr, l'unique mobile du crime commis.

Il songeait à Amédée Duvernay, à la belle Virginie, et il se disait :

— Je parierais un bateau tout neuf contre le vieux sabot que voici qu'il n'y a dans tout cela qu'un seul et même gredin ! Le mécanicien de contrebande qui m'a donné un si joli coup de bateau entre les deux épaules est aussi l'assassin de Duvernay et de Virginie... Pour moi ça ne fait pas l'ombre d'un doute.

Le journal qui racontait les crimes tomba sous les yeux de la Fouine chez un marchand de vins de Créteil où il déjeunait.

Naturellement il lut, ou plutôt il dévora l'article en question, et son étonnement ne fut point mince quand il trouva parmi les noms des victimes celui de René Labarre, comme lui et comme Amédée Duvernay, héritier du comte de Thonuerieux.

Il n'en fallut pas plus pour changer ses soupçons en une certitude absolue.

— Sapristoche ! murmura-t-il, j'avais de la jument tout de même ! Il est clair comme le jour que c'est aux médailles des héritiers du comte qu'on en veut, puisqu'on les tue pour prendre les médailles sur leurs cadavres... Qu'est-ce qu'on peut donc bien en faire, de ces médailles !... Minute ! Faudra voir ça, mon bonhomme ! J'ai une idée, et je la crois très chic, mon idée !

Scance tenante, la Fouine remonta dans son bateau, traversa la Marne et se rendit à la maisonnette habitée par Paul Fromental.

Ce fut Madeleine qui le reçut.

— Ah ! Ah ! c'est vous monsieur Boulenois... dit la vicille et fièle servante.

— En personne véritable et naturelle, m'ame Madeleine...

— Venez voir mon jeune maître !...

— Oui, m'ame Madeleine... Est-ce qu'il n'est pas là, m'sieu Paul ?

— Pas pour l'instant...

— Il est à Paris ?

— Tout juste... Son papa, M. Fromental, est de retour de voyage et lui a envoyé ce matin une dépêche pour qu'il aille le retrouver...

— Diable ! Avez-vous donc l'idée, m'ame Madeleine, qu'il reviendra ce soir, m'sieu Paul ?...

— Ça n'est guère probable...

— Ah ! sapristoche ! Voilà qui est fâcheux tout à fait !

— Est-ce que vous aviez quelque chose de pressé à lui dire ?

— Quelque chose de très pressé, et si ça n'était pas trop indiscret, je vous demanderais, m'ame Madeleine, à quelle adresse je pourrais le trouver à Paris...

— Ça n'est pas indiscret du tout... Vous le trouverez chez son papa, rue Saint-Louis-en-l'Île, numéro 16...

— Merci, m'ame Madeleine... Je retrace l'eau, je monte au chemin de fer et je prends le train...

Et la Fouine, quittant la maisonnette, regagna vivement son bachot.

A onze heures et quart il était à Paris.

A midi moins dix il entra dans la maison qu'habitait Raymond Fromental.

— M'sieu Paul Fromental, S. V. P., demanda-t-il à la concierge qui répondit :

— Sorti avec son père, monsieur.

— Et pourriez-vous me dire, ma chère dame, quand il rentrera ?

— Ah ! quant à ça, non. Ils ne mangent pas chez eux en ce moment, mais M. Fromental, le père, reutre presque toujours un moment vers quatre heures... et vous pourriez revenir à cette heure-là...

— Grand merci, ma chère dame... je repasserai...

La Fouine, parfaitement désappointé, salua et traversa la cour pour regagner la rue.

Soudain il s'arrêta et sa physionomie prit une expression joyeuse.

Il venait de voir Raymond Fromental entrant sous la voûte de la porte cochère, et il faisait halte pour l'attendre.

Raymond revenait de la préfecture.

Dans sa poche il sentait ses lettres de grâce, ce qui le rendait rayonnant.

Il aperçut la Fouine qui s'avança vers lui, la casquette à la main.

— Bonjour, m'sieu Fromental... dit le jeune pêcheur.

— Bonjour, mon garçon.

— Peut-être bien que vous ne me reconnaissez pas, m'sieu Fromental...

— Je vous reconnais parfaitement, au contraire, vous vous nommez Boulenois, et c'est vous qui avez aidé à retirer de la Seine, il y a de cela quelques semaines, le cadavre d'un certain Fauvel...

— Sapristoche ! c'est parfaitement ça !... Eh bien ! vous pouvez vous vanter, m'sieu Fromental, d'avoir une mémoire qui se porte bien ! !

Et tout bas la Fouine ajoutait :

— J'étais bien sûr de ne pas me mettre le doigt dans l'œil... C'est une mouche, le papa à m'sieu Paul... Qu'est-ce vous voulez, il en faut ! je serai très malin !... J'ai mon idée de plus en plus !...

— Est-ce moi que vous venez chercher ici ? reprit Raymond.

— Oui, m'sieu Fromental, vous, personnellement...

— Et que me voulez-vous ?

— Vous parler, m'sieu Fromental.

— Me parler ! De quoi ?

— Ah ! vous savez, ça n'est pas en pleine cour que ça peut se débiter, ces choses-là. Je voudrais dialoguer avec vous... mais chez vous... entre quatre yeux !...

— Eh bien ! montez, jeune homme... répliqua Raymond fort

intrigué et ne s'expliquant point du tout quelle communication ce garçon pouvait avoir à lui faire.

La Fouine suivit Fromental qui l'introduisit dans sa salle à manger et qui renoua l'entretien en ces termes :

— Nous voilà en tête-à-tête comme vous l'avez désiré. Personne, exceptez moi, ne peut vous entendre... Asseyez-vous et expliquez-vous...

Boulenois prit une chaise et commença :

— Faut que vous sachiez d'abord, m'sieu Fromental, que je suis, comme qui dirait, le camarade de votre fils...

— Le camarade de Paul, vous !

— Tout de même, m'sieu Fromental... c'est moi qui lui ai appris à amorcer, à devenir un fin pêcheur, et qui lui ai montré les bons endroits de la Marne, aux environs de Port-Créteil où qu'il reste...

— Ah ! c'est de vous qu'on m'a parlé comme professeur de pêche... Bon. Je sais. Maintenant allez au fait et abrégez le plus possible, je suis pressé...

— Tant pis !

— Pourquoi ?

— Parce que ce que j'ai à vous dégoiser est tout à fait sérieux, et ça sera peut-être un peu long...

— Si c'est sérieux je vous écouterai jusqu'au bout avec attention, mais ne perdez pas de temps !

— Je commence... Vous savez beaucoup de choses, m'sieu Fromental, mais ce que vous ne savez bien sûr pas, c'est que je suis, tout comme m'sieu Paul, un héritier du défunt comte de Thonnerieux...

— Je l'ignorais en effet, ou plutôt je l'avais oublié... dit Raymond, dont l'intérêt se trouva tout à coup surexcité par cette révélation, cela m'explique comment et pourquoi votre nom de Boulenois, quand vous me l'avez donné, ne m'a point produit l'impression d'un nom tout à fait inconnu. Continuez.

La Fouine reprit.

— Bref, je portais comme votre fils et comme les autres partielliers nés natifs du 10 mars 1860, dans le sixième arrondissement, une médaille qu'à mon âge de majorité je devais présenter au comte ou au notaire du comte, pour toucher une somme dont je ne sais pas le chiffre, mais qu'on prétendait grassouillette.

— Vous devez savoir que le comte est mort, interrompit Raymond.

— Je le sais.

— Et que son testament a été volé...

— Je l'ai appris par monsieur Fabien de Chatelux.

— Alors, vous n'espérez plus rien ?

— Peut-être.

— Comment, peut-être ? Que voulez-vous dire ?

— Ceci : Le testament de défunt m'sieu de Thonnerieux a été volé, pour sûr, mais la fortune qu'il laissait aux héritiers ne l'a probablement pas été, et m'est avis qu'avec toutes les médailles réunies, sur lesquelles il y a des mots inscrits, on peut la retrouver...

— J'ai déjà songé à cela, fit Raymond, de plus en plus curieux de savoir où la Fouine en voulait venir.

— J'ai dans ma folle idée, poursuivit Boulenois, que le testament donnait connaissance de cette chose, et que celui qui a volé le testament cherche à se procurer les médailles en tuant ou en essayant de tuer ceux qui les portent...

Fromental dressa l'oreille.

Il lui sembla brusquement que la Fouine était au moment d'ouvrir devant lui un horizon fermé jusque-là et qu'un point lumineux allait enfin briller dans les ténèbres.

— Qui vous fait croire cela ? demanda-t-il vivement.

— Ce qui me le fait croire, sapristoche ? Ça saute aux yeux ! On a tué Amédée Duvernay, un des héritiers du défunt comte, et en même temps sa fiancée, la belle Virginie, qui portait la médaille, et cette médaille n'a pas été retrouvée... On a tué René Labarre et la médaille avait aussi disparu sans compter qu'on a voulu me tuer et qu'on m'a volé ma médaille. Raymond bondit.

— On a voulu vous tuer ! s'écria-t-il.

— Je vous crois !... même que j'en porte et que j'en porterai longtemps les marques dans le dos !

— Quand ?

— Il y a quatre jours.

— Où ?

— Sur la Marne... tout près de Créteil...

— Quel était l'assassin ?

— Un gaillard que je ne connaissais pas, que je n'avais jamais vu, et qui a trouvé moyen de se faire gober par Bibi comme un ouvrier mécanicien en balade, bon garçon et amateur de la pêche à la ligne, et de fait il s'y connaissait aussi bien que moi, le gredin !...

— Comment ça s'est-il passé ?

— Voici l'anecdote.

Et la Fouine raconta par le menu ce que nos lecteurs savent déjà.

Raymond l'écoutait avec une émotion profonde.

— Et, conclut le jeune homme après avoir achevé son récit, comme vous êtes le papa de l'un des héritiers de défunt m'sieu de Thonnerieux, je venais vous avertir de bien veiller sur votre fils, qui est mon camarade et mon élève, et en même temps vous demander si je devais avertir la police...

— Elle est avertie, dit Fromental. Je suis inspecteur de la sûreté...

— Ça y est ! pensa la Fouine. Il en est convenu... (ça fait mon affaire...

— Vous avez eu raison de vous adresser à moi, mon ami... reprit Raymond. Peut-être allez-vous m'apporter une aide immense dans ma tâche difficile...

— Vous cherchez les assassins, m'sieu Fromental ?

— Oui. Je suis convaincu maintenant, moi aussi, que les misérables n'en veulent qu'aux héritiers du comte... Amédée Duvernay, la belle Virginie qui portait la médaille... René Labarre... Vous il y a quatre jours, et enfin, hier, Fabien de Chatelux...

— Quoi, m'sieu Fabien aussi !! s'écria la Fouine épouvanté. Lui aussi, assassiné !!

— On n'a pas la preuve qu'il soit mort, mais tout est à craindre, car il a disparu depuis hier. Quatre sur six, en vous comptant, ont été frappés !... Il ne reste plus que mon fils et une jeune fille également héritière, et dont j'ai oublié le nom...

— Ce nom, papa ne l'a dit souvent... La demoiselle s'appelait Marthe Berthier...

— C'est bien cela... Qui sait si déjà elle n'a pas été victime ! Ce serait cinq sur six, alors... Il ne resterait plus que Paul... C'est à lui maintenant qu'ils vont s'attaquer !

— ILS ? répéta Jules Boulenois, qui, ILS ?

— Ah ! si je le savais, les misérables ne seraient plus à craindre ! Le vol du testament est le point de départ de tous ces crimes !... Les voleurs, à qui sans doute échappait la proie convoitée, se sont fait assassins pour la reconquérir !... Vous m'avez dit, n'est-ce pas, que vous n'aviez jamais vu auparavant l'homme qui, après avoir tenté de vous tuer, vous a pris votre médaille ?

— Oui, m'sieu Fromental, et c'est exact...

— Quel âge pouvait-il avoir ?

— Il paraissait de vingt-cinq à trente ans.

— A quoi ressemblait-il ?

— A un ouvrier mécanicien qu'il disait être, et c'était une frime !... Mais, sapristoche, pas un cabot des premiers théâtres de Paris ne serait plus malin que lui pour se faire une tête et pour jouer le rôle au naturel !... Vous y auriez été pincé comme moi, m'sieu Fromental, et pourtant vous devez vous y connaître un peu !

VI

— Où allez vous maintenant ? demanda Raymond.

— Je retourne à Créteil... répondit Jules Boulenois.

— C'est bien...

— Quand m'sieu Paul y reviendra-t-il ?

—Ce soir... Voulez-vous me promettre de ne pas le quitter ?

—Ah ! sapristoche, oui, je vous le promets... et vous pouvez compter sur ma promesse... il sera bien gardé...

—J'y compte, mon ami, mais je vous recommande de faire en sorte qu'il ne puisse pas supposer que vous veillez sur lui.

—Soyez paisible, m'sieu Fromental. Je n'aurai pas l'air... D'ailleurs, j'ai l'œil américain... Si je vois quelqu'un rôder au tour de votre maison, et si c'est mon particulier, mon méchant en de contrebande, je le reconnaitrai bien, et je saurai lui faire son affaire !

La Fouine partit.

—C'est au tour de mon fils maintenant, murmura Fromental, car le doute n'est plus possible, c'est bien aux héritiers du comte de Thonnerieux qu'on s'attaque ! Je ne veux pas qu'on tue mon fils, et je saurai le défendre... Je vais l'envelopper d'agents qui, sans qu'il s'en doute, mettront un rempart entre lui et le danger... Partout où il ira ils iront en même temps que lui, et avant qu'on ait pu toucher un cheveu de sa tête j'aurai découvert les assassins... Jules Bouleinois d'un côté, les agents de l'autre, le péril sera conjuré... Maintenant il faut qu'à la préfecture on me donne carte blanche, qu'on ne me questionne même pas.

Fromental prit son chapeau et sortit de chez lui.

En passant devant la loge de la concierge, il s'arrêta et dit :

—Si l'on vient me demander, vous répondrez que je serai ici à sept heures précises.

—Entendu, monsieur Fromental.

Raymond était à jeun.

Il entra dans un petit restaurant, se fit servir un bouillon, une côtelette, une demi-bouteille de vin, mangea rapidement, se rendit à la préfecture et fit passer son nom au préfet.

Celui-ci le reçut aussitôt et lui demanda :

—Qui vous amène ? Je ne vous attendais pas ce soir...

—Depuis le moment où je vous ai quitté, monsieur le préfet, j'ai appris beaucoup de choses... et de choses très importantes.

—Lesquelles ?...

—Voici.

Et Fromental raconta ce que la Fouine venait de lui raconter à lui-même.

—C'est effrayant ! s'écria le haut fonctionnaire, puis il ajouta : Vos conclusions ?

—Sont qu'on tue exclusivement les héritiers du comte de Thonnerieux...

—Qu'allez-vous faire ?

—Je vais d'abord vous prier de m'accorder une liberté d'action complète.

—Je vous l'accorde...

—Veuillez me signer un permis de communiquer avec l'ancien valet de chambre du feu comte...

—Jérôme Villard ?

—Oui.

—Qu'espérez-vous de lui ?

—Je n'en sais rien... Faites-moi l'honneur de me témoigner une confiance absolue... Ne me questionnez pas... il me serait impossible de vous répondre... Je vous supplie de tenir secrète la démarche qu'en ce moment je fais auprès de vous... Seul vous devez savoir que j'agis...

—Mais sans connaître vos agissements... dit le préfet avec un sourire... Soit ! j'ai confiance... Voici le permis que vous demandez...

Le préfet écrivit deux lignes sur une feuille de papier à tête, signa et tendit la feuille à Fromental en ajoutant :

—Jérôme Villard est à Mazas.

—J'y vais...

Et Raymond, prenant une voiture, se fit en effet conduire à Mazas.

Il était près de deux heures quand il entra au greffe de la prison cellulaire.

Sur le vu du permis signé par le préfet, le directeur le fit conduire dans une salle où il pourrait s'entretenir avec le détenu, et on alla chercher Jérôme Villard, toujours au secret depuis son arrestation.

L'enquête sur le vol du testament du comte de Thonnerieux avait été longue.

Le juge d'instruction venait cependant de terminer les nombreux interrogatoires nécessités par cette affaire.

Plus de cinquante témoins avaient été entendus.

Les pièces devaient, sous très peu de jours, être remises à la chambre des mises en accusation, qui sans le moindre doute enverrait en cour d'assises le pauvre Jérôme Villard.

Il était changé au point d'en être méconnaissable, le malheureux valet de chambre.

Ses cheveux grisonnants avaient pris la blancheur de la neige.

Ses joues se creusaient.

Ses yeux, profondément enfoncés dans leurs orbites, semblaient éteints.

Ses épaules voûtées, sa barbe longue, blanche comme ses cheveux et une sorte de tremblement sénile de ses lèvres et de ses mains, donnaient à Jérôme l'aspect d'un centenaire.

Le chagrin, un incurable chagrin, le minait, le faisait mourir à petit feu.

Un gardien l'amena près de Fromental.

Il connaissait celui-ci que plus d'une fois il avait introduit chez le comte.

Lorsqu'il le vit, les souvenirs douloureux l'assaillirent en foule et il lui fut impossible de contenir ses sanglots.

Le changement qui s'était opéré chez le vieillard et que nous venons de signaler, terrifia Raymond.

—Jamais, pensa-t-il, jamais il ne me sera possible d'admettre que cet infortuné soit coupable !... il est victime... il est martyr...

Et allant vivement à la rencontre de Jérôme il lui tendit la main.

L'ex-valet de chambre saisit cette main amie et la pressa avec une effusion reconnaissante.

—Asseyez-vous, mon pauvre Jérôme, lui dit Fromental.

Le vieillard se laissa tomber sur une chaise.

—Vous venez m'annoncer sans doute que je passerai bientôt en jugement... fit-il d'une voix affaiblie et comme brisée, en essuyant les larmes qui baignaient son visage.

—Non, mon ami, répliqua Raymond, je ne viens pas vous apporter une mauvaise nouvelle... au contraire...

—Aurait-on découvert le voleur ? demanda Jérôme, dont une lueur passagère illumina les yeux.

—Pas encore, mon ami, mais on peut avoir l'espérance de le retrouver...

—On sait donc qu'il existe ? On commence à croire à mon innocence ?...

—Sans y croire absolument, car dans ce cas vous seriez déjà libre ; on n'est pas loin d'en admettre la possibilité... et peut-être, en venant en aide à la justice, pourriez-vous changer en certitude ce commencement de croyance...

—Venir en aide à la justice, répéta Jérôme, de quelle manière ?

—Par des déclarations sincères.

—Mais j'ai été sincère toujours, j'ai dit la vérité sans cesse, je n'ai pas supprimé le testament de mon cher maître... je n'ai rien volé... ce n'est point moi qui ai violé les scellés... je suis innocent...

—Je n'en doute pas, Jérôme !... je vous donne ma parole d'honneur que je suis convaincu de votre innocence... Depuis longtemps je vous connais... j'ai su apprécier vos qualités de dévouement et de probité... il m'était donc impossible, absolument impossible de vous soupçonner... Mais ma conviction pour si profonde et si logique qu'elle soit, manque d'autorité... je n'ai pas l'importance qu'il faudrait pour l'imposer... Tous les jugements humains sont trop souvent basés sur des apparences.

—Alors, je suis perdu ! Comment voulez-vous que je fasse ? Comment voulez-vous que je me défende ? s'écria le vieillard avec désespoir.

—Voyons, mon bon Jérôme, du calme, du courage, et écoutez-moi... reprit Raymond. J'ai été personnellement chargé de recherches au sujet de votre affaire. De plus j'ai suivi de près les enquêtes qui ont eu lieu à l'hôtel de votre vénéré et regretté maître... J'ai tout vu, tout étudié ; j'ai cherché à me rendre compte de tout...

—Eh ! bien, il est une chose évidente pour moi, une chose indiscutable, qui s'impose, qui crève les yeux, c'est que le voleur connaissait à fond les habitudes du comte de Thonnerieux, la distribution de son hôtel et les meubles où il serrait ses valeurs, puisque c'est à ceux-là qu'il est allé tout droit...

—C'est la vérité... appuya Jérôme ; j'avais fait déjà cette réflexion bien souvent.

—Pour moi, reprit Fromental, le voleur s'est introduit dans l'hôtel après le convoi funèbre...

—Cela, c'est impossible ! répliqua Jérôme.

—Pourquoi ?

—J'avais fermé toutes les portes, et les clefs ne m'ont jamais quitté.

—Vous étiez seul à posséder les clefs de la chambre du comte et de son cabinet ?

—Seul, oui.

—Alors, comment expliquez-vous qu'on y soit entré ?

—Toutes les suppositions se sont présentées à mon esprit... Pas une seule ne m'a semblé admissible... Dieu sait si j'ai cherché, cependant !...

—Vous était-il arrivé de parler à quelqu'un des valeurs que le comte possédait en portefeuille ?

—Jamais.

—Le comte recevait peu de monde, n'est-ce pas ?

—Presque personne depuis que la mort de Mme la comtesse et celle de sa fille avaient mis son âme et sa maison en deuil... Un très petit nombre d'amis intimes, voilà tout...

—Faisait-il ses comptes lui-même ?

—Oui.

—Et sa correspondance ?

—Toujours seul...

—Vous mettait-il parfois au courant de ses affaires ?

—Non...

—Cependant vous saviez qu'il avait fait un testament ?

—Je savais bien que le contraire était inadmissible, mais je ne me souviens pas que mon maître m'ait jamais parlé d'une manière positive de ce testament...

—A plus forte raison, puisqu'il en était ainsi, ignoriez-vous le sens de ses dispositions testamentaires ?

—Absolument... Je ne savais qu'une chose...

—Laquelle ?

—C'est que par un écrit fait depuis longtemps, il donnait une part de sa fortune à chacun des enfants venus au monde dans le sixième arrondissement le jour de la naissance de sa fille...

—On a trouvé dans les papiers du comte des baux, des inventaires, qui n'étaient point de sa main... Etaient-ils de la vôtre ?

—Non... je n'ai jamais rien écrit sous la dictée de mon vénéré maître.

—Avait-il un copiste en ville, auquel il confiait des papiers, des écritures à mettre au net ?

—S'il avait eu un copiste, je l'aurais su... Ce que l'on a trouvé doit avoir été écrit sur brouillons par son ancien secrétaire, Pascal Saunier...

Raymond tressaillit.

Un éclair passager s'alluma dans ses prunelles.

—Pascal Saunier ! répéta-t-il.

—Oui... C'est ainsi qu'il se nommait...

—N'était-ce pas un très jeune homme, un beau garçon, qu'il me semble avoir entrevu une fois chez le comte, et qui a été condamné, il y a un peu plus de trois ans, à trois années de prison.

—Parfaitement lui, monsieur Fromental, condamné pour crime de faux... C'était un garçon d'une intelligence supérieure, mais d'une immoralité profonde... il l'a bien prouvé. Je m'étais permis de signaler à mon cher maître certains détails de son existence intime qui me semblaient suspects. J'ai su qu'il avait été envoyé à la maison centrale de Nîmes.

Raymond se leva brusquement et se mit à marcher d'un pas inégal dans l'étroite pièce où il se trouvait avec le prisonnier. A plusieurs reprises, il pressa son front dans ses mains.

Soudain, il s'arrêta devant Jérôme.

—Ce secrétaire de M. de Thonnerieux, ce Pascal Saunier, lui dit-il, jouissait, n'est-ce pas, de toute la confiance de votre maître ?

—Oui, monsieur... Intelligent, instruit, causant bien et parlant plusieurs langues, il avait su plaire à monsieur le comte et lui inspirer une confiance illimitée...

—Pascal Saunier ne possédait-il aucune clef de l'hôtel de M. de Thonnerieux ?

—Il en possédait plusieurs, au contraire, depuis la clef de la petite porte du jardin, jusqu'à celle du cabinet de mon cher maître. C'est même cela qui me faisait peur, étant donnée la mauvaise opinion que j'avais de ce jeune homme...

—Mon Dieu ; mon Dieu ! s'écria Raymond en joignant les mains. Eclaircissez-moi !... Inspirez-moi !

—Voulez-vous que je vous dise, monsieur Fromental... continua Jérôme. Eh bien ! parmi toutes les suppositions qui ont traversé mon esprit quand je me demandais comment on avait pu s'introduire dans l'hôtel et voler, celle qui me semblait la moins absurde, à laquelle je m'arrêtais le plus volontiers, se rapportait à Pascal Saunier.

—Vous pensiez alors que ce Pascal pouvait être le voleur ?

—Lui plutôt qu'un autre... Mais je ne m'y arrêtais point, ignorant s'il était sorti de prison.

—Avez-vous parlé de cela au juge d'instruction ?

—Non.

—Pourquoi ?

—Parce que pour rien au monde je n'aurais voulu faire soupçonner un innocent, et je réfléchissais qu'il était possible qu'avant de quitter l'hôtel, Pascal Saunier eût remis au comte toutes ses clefs.

—Possible, mais non certain, n'est-ce pas ?

—Assurément... Simple supposition... Scrupule peut-être absurde de ma part...

—Vous m'avez dit que le secrétaire possédait une clef de la petite porte du jardin ?

—Oui, celle de la petite porte qui donne sur la rue Bonaparte et aussi celle du vestibule... M. le comte voulait qu'il pût rentrer le soir à n'importe quelle heure sans déranger quelqu'un.

—Jérôme, s'écria Raymond après un silence, la lumière se fait !... Pascal Saunier a volé le testament du comte de Thonnerieux.

—Le croyez-vous ? demanda l'ex-valet de chambre dont le tremblement sénile redoubla. Le croyez-vous vraiment ?

—Tout semble le prouver... Pascal Saunier n'était pas homme à rendre ses clefs en quittant la maison... Donc il les possédait encore... Il est entré la nuit par la porte donnant sur la rue Bonaparte... il a ouvert le vestibule et il est arrivé au cabinet du comte dont il gardait aussi la clef. En prenant les valeurs, il a pris le testament, qu'il a lu. La Fouine avait raison en supposant que ce testament mentionnait le chiffre de la fortune attribuée à chaque enfant, et que les médailles réunies devaient indiquer l'endroit où se trouvaient cachées les fortunes... Sachant cela par hasard, Pascal Saunier ne s'est plus contenté de son premier butin, il a voulu mettre la main sur les millions du comte... Pour cela, il lui fallait les médailles...

—La lumière est faite, Jérôme.

—Pascal Saunier est non seulement le voleur mais il est l'assassin !

—Il a tué Antoine Fauvel !

—Il a tué Duvernay et la belle Virginie !

— Il a tué René Labarre !

— Il a voulu tuer Jules Boulenois !...

— Il a tué sans doute Fabien de Chatelux !...

— Mais tenant il menace mon fils !...

— Votre fils menacé !... M. Fabien de Chatelux assassiné ! fit Jérôme avec autant de stupeur que d'épouvante.

— Il leur faut la médaille de mon fils, comme il leur faudra celle d'une jeune fille nommée Marthe Berthier et qui fait partie, elle aussi, des héritiers du comte... Chacune de ces médailles porte un ou plusieurs mots... Ces mots accouplés formeront une phrase, et cette phrase donnera la solution de l'énigme...

— Ayez confiance, Jérôme !... Avant peu, je vous le dis, vous serez libre, et ceux-là mêmes qui vous accusaient proclameront votre innocence !

— Oh ! monsieur Fromental, balbutia le vieux valet de chambre en joignant les mains, puissiez-vous ne pas vous tromper ! Que le bon Dieu vous éclaire et vous guide !

— Comptez sur lui, et espérez !... Je vous le jure, votre espoir ne sera point déçu !... Maintenant je vais vous quitter, mais vous ne tarderez guère à me revoir. Je tâcherai d'être le premier à vous apporter la bonne nouvelle !...

Fromental reconduisit le prisonnier auprès du surveillant, lui serra la main, lui adressa une dernière parole d'encouragement et regagna la voiture qui l'avait amené.

— A la préfecture ! dit-il, et du train !

A quatre heures précises, il entra dans le cabinet du préfet.

— Eh bien ? lui demanda le haut fonctionnaire.

— Je crois tenir une piste, monsieur le préfet... je vais écrire une dépêche en votre nom et vous prier de donner l'ordre que cette dépêche soit expédiée sur-le-champ...

— Faites.

— Raymond écrivit les lignes suivantes, prononçant à haute voix chaque mot, à mesure que sa plume le traçait :

“Préfet de police à directeur du pénitencier de Nîmes.

“Envoyer sans retard renseignements sur Pascal Saunier, condamné à trois ans de détention pour crime de faux, et libéré dernièrement. Savoir, si possible, où il allait en quittant pénitencier. Donner signalement exact lors de mise en liberté. Urgence.

“PRÉFET DE POLICE.”

Le haut fonctionnaire frappa sur un timbre et dit à l'huissier qui se présenta :

— Cette dépêche au bureau télégraphique de la préfecture... Vite !...

— Où connaîtrais-je la réponse, monsieur le préfet ? demanda Raymond.

— Ici même. Je vais donner l'ordre à mon secrétaire de vous communiquer, si je suis absent, toute dépêche arrivant de Nîmes.

— J'ai l'honneur de remercier monsieur le préfet.

Tandis que la dépêche allait de Paris à Nîmes sur les fils électriques, Raymond, ayant un peu de temps devant lui, se rendit à son logement de la rue Saint-Louis-en-l'Île.

Marthe avait eu raison de penser que Paul Fromental viendrait à la consultation du docteur pour essayer de la voir.

En effet le jeune homme, passionnément épris de celle qu'il considérait comme sa fiancée depuis la fête donnée à l'hôtel de la rue de Miromesnil, éprouvait l'ardent désir de se retrouver auprès d'elle, de la contempler, et sinon de l'entendre lui répéter qu'elle l'aimait, du moins de pouvoir lire dans ses yeux l'expression de son amour.

Ce désir était à la vérité combattu par la répugnance toute naturelle que lui inspirait l'idée de se présenter chez Thompson, son rival, par conséquent son ennemi, l'homme qui dominait Marthe et la rendait esclave.

Le combat, d'ailleurs, fut court, et comme on devait le prévoir la répugnance fut vaincue par le désir.

Après avoir reconduit chez elle Mme de Chatelux, après avoir fait tout ce qui dépendait de lui pour calmer et consoler

un peu la pauvre mère affolée de douleur en lui prodiguant les paroles d'espoir, en lui jurant qu'il unirait ses efforts à ceux de son père afin de trouver les traces de Fabien, il prit le chemin de la rue de Miromesnil.

La foule des clients était plus nombreuse encore que de coutume dans le salon d'attente.

C'était à qui voudrait consulter le spécialiste dont la réputation s'affirmait, dont la vogue grandissait, et qui commençait à passer, même auprès des sceptiques, pour un guérisseur infaillible.

Paul allait s'adresser à l'adolescent en costume de page chargé de la distribution des numéros ; mais celui-ci, doué d'une excellente mémoire et le reconnaissant du premier coup d'œil, lui dit qu'il avait reçu des ordres le concernant, et que chaque fois qu'il se présenterait sa consigne était de le conduire auprès du docteur dès que celui-ci serait seul.

— Et en ce moment ? demanda Paul.

— Il y a quelqu'un, mais vous n'aurez pas longtemps à attendre...

En effet, un coup de timbre résonna presque aussitôt.

Ce coup de timbre équivalait à l'ordre d'introduire un client.

Le page entra dans le cabinet de son maître et dit :

— Monsieur le docteur, monsieur Paul Fromental est là...

En entendant prononcer ce nom, Jacques Lagarde fronça les sourcils, ses lèvres se crispèrent, il pâlit légèrement.

— Sa visite est une bravade !... pensa-t-il avec une sourde colère. Il est condamné, donc il devrait m'être indifférent, et je ne puis penser à lui cependant sans haine et sans jalousie ! Mon instinct ne doit point me tromper !

Le jeune garçon attendait.

Jacques contraignit ses lèvres à sourire et dit :

— Faites entrer...

En même temps il imposait à son visage son habituelle expression de bienveillance affectueuse.

Sur un signe du page, Paul entra.

— Je ne vous attendais point aujourd'hui, mon cher enfant, fit Jacques en lui tendant la main ; vous n'en êtes pas moins le très bien venu...

— Il était de mon devoir, monsieur le docteur, de venir vous remercier...

— Me remercier, de quoi ?

— Des heures charmantes, inoubliables, que vous m'avez fait passer ici lundi dernier... Je vous apporte l'expression de ma gratitude, et toutes mes félicitations.

— La soirée vous a paru réussie ?...

— L'éblouissement était général, et je le partageais.

— Je suis heureux de votre suffrage... j'avais peur que votre visite n'eût un autre motif.

— Quel autre motif pourrait-elle avoir ?

— L'idée m'avait traversé l'esprit que vous vous sentiez plus souffrant et que vous veniez réclamer mes soins... Il n'en est rien, n'est-ce pas ?

— Assurément non !... grâce à vos prescriptions je me sens revivre... Votre traitement fait merveille... il est vrai que je m'y conforme avec une ponctualité rigoureuse...

— Vous avez raison... C'est ce qu'il faut. Ne vous départez pas de cette ponctualité. Vous êtes en pleine voie de guérison, mais non encore guéri, et si vous n'agissiez avec prudence une rechute serait infaillible et prochaine... Avez-vous épuisé vos globules ?

— Pas tout à fait, mais je n'en ai plus que pour trois jours...

— Je vous en remettrai une autre boîte. Votre père est-il revenu de voyage ?

— Pas encore.

— Quand l'attendez-vous ?

— Dans une quinzaine de jours...

— En son absence, vous êtes seul à Paris ?

— Oui...

— Vous devez vous y ennuyer mortellement... L'île Saint-Louis est un quartier d'une tristesse navrante...

— Ce serait un sejour bien triste en effet pour quelqu'un qui

n'aurait qu'à rester chez lui, sans occupation, sans travail... Ce n'est pas le cas pour moi. Le travail me distrait autant que le plaisir. Je ne m'ennuie jamais!... Du reste en ce moment, je n'habite point l'île Saint-Louis...

—Ah!...

—Je suis à la campagne...

—A la campagne... répéta Jacques. Oui, c'est vrai... Je me souviens d'avoir conseillé à votre père de vous faire respirer l'air des champs... Il avait devancé ma prescription... Vous habitez?...

—A Port-Créteil... Une maisonnette sur le bord de la Marne...

—C'est à Port-Créteil en effet que je vous ai vu pour la première fois...

—Oui, docteur... Non loin de votre propriété...

Jacques dit sa l'oreille.

—Ah! vous savez que j'ai par là une bicoque?... dit-il.

—Une bicoque! Le *Petit-Castel*! s'écria Paul scandalisé... La maison est un bijou et le parc une merveille!

—Trop d'indulgence! fit Jacques avec un sourire, puis, tout bas: C'est là qu'il a vu Marthe! là qu'ils se sont parlé! là qu'ils se sont aimés! Je veux en être sûr...

Paul continua:

—Tout est enchanteur au *Petit-Castel*! Tout s'y trouve réuni... des arbres séculaires... des pelouses verdoyantes... des fleurs à profusion... les eaux transparentes de la Marne pour ceinture... un horizon radieux... Bref, un vrai paradis terrestre...

—C'est là sans doute que vous avez connu ma pupille? demanda le docteur d'un air indifférent.

Paul comprit qu'il venait de parler avec une imprudence singulièrement compromettante, mais il eut assez de présence d'esprit cependant pour ne point donner tête baissée dans le piège si peu déguisé que Jacques lui tendait.

—Mlle Marthe Grandchamp? demanda-t-il, en donnant à son visage une expression d'étonnement.

—Sans doute... il m'a semblé, lundi dernier, que vous ne vous trouviez point ensemble pour la première fois.

Le fils de Raymond secoua la tête.

—Vous vous trompez, monsieur le docteur... dit-il. Je n'avais jamais vu Mlle Grandchamp quand j'ai eu l'honneur de lui être présenté par vous lundi...

—En êtes-vous bien sûr?...

—Oh! absolument sûr!... Un visage comme le sien ne s'oublie pas!

—Vous trouvez belle ma pupille?...

—Splendidement belle et plus que belle... exquisite et charmante!... Elle a toutes les grâces féminines... toutes les séductions... et...

Paul s'interrompit.

—Et? répéta Jacques qui voulait descendre au fond de la pensée du jeune homme.

—Et celui-là serait bien heureux qui, l'aimant, serait aimé d'elle et pourrait lui donner son nom, lui faire partager sa vie...

—Avec quel enthousiasme vous parlez de ma pupille! s'écria Jacques ironiquement.

—Enthousiasme sincère! reprit Paul. Si je n'étais éperdument amoureux de la jeune fille inconnue dont je vous ai parlé que je ne verrai peut-être jamais mais que j'aimerai toujours, je sens que mon cœur serait allé droit à Mlle Marthe Grandchamp.

Se moque-t-il de moi? Essaie-t-il de me prendre pour dupe? se demandait le docteur en enfonçant ses ongles dans les paumes de ses mains crispées. Si cependant il disait vrai... si elle ne l'aimait pas...

—Me ferez-vous la grâce de me permettre de présenter mes respects à votre pupille? continua le jeune homme.

Jacques pensait:

—Elle ne l'attend pas... il est impossible qu'elle l'attende... C'est une épreuve à tenter... peut-être cette épreuve me don-

nera-t-elle une certitude... Si Marthe se trouble on le voyant, c'est qu'elle l'aime et que Pascal ne s'est point trompé.

Il ajouta tout haut, en quittant son fauteuil:

—Rien n'est plus facile. Marthe est là... Pour vous être agréable je vais l'appeler...

—J'en serai très heureux et très reconnaissant...

—Marthe, ma chère enfant, venez donc, dit Jacques en élevant beaucoup la voix pour être entendu à travers la porte, il y a là quelqu'un qui désire vous présenter ses hommages...

—Me voici, docteur.

Et la jeune fille, ouvrant la porte, franchit le seuil du cabinet des consultations.

Du premier coup d'œil elle vit Paul, qu'elle s'attendait à voir.

Son visage resta, naturellement, impassible.

Un vague sourire vint à ses lèvres; sourire auquel Jacques qui l'étudiait d'un regard jaloux ne put rien comprendre.

De la pièce voisine elle avait deviné plutôt qu'entendu la voix de Paul, et elle s'était préparée à jouer la comédie du calme et de l'indifférence.

Le fils de Raymond fit deux pas au devant d'elle en s'inclinant et lui dit:

—J'ai sollicité, mademoiselle, et obtenu l'honneur de vous rendre mes devoirs... Je tenais, avant de quitter le docteur, à vous affirmer, comme à lui, que j'ai emporté une impression inoubliable de la soirée où pour la première fois il m'a été donné de vous voir.

Paul, avons-nous besoin de l'affirmer, souligna par l'intonation ce dernier membre de phrase.

Avec autant de sang-froid que le jeune homme venait d'en montrer, Marthe répliqua:

—Je vous remercie, monsieur Fromental, du bon souvenir que vous gardez de la soirée de lundi dernier... Moi aussi, je me rappelle avec un grand plaisir notre causerie longue et familière... Aujourd'hui les consultations du docteur nous limitent le temps, mais nous avons aussi des heures de liberté, et j'espère que vous en profiterez bientôt pour venir causer encore...

Dans ces paroles, et surtout dans le ton avec lequel elles étaient prononcées, Jacques ne pouvait voir et ne vit en effet qu'un échange de politesses banales.

—Je serai toujours très heureux, mademoiselle, dit Paul, de profiter de la permission de me présenter chez lui, que M. le docteur a bien voulu m'accorder, mais aujourd'hui j'oublie que je suis importun... Les salons d'attente sont pleins de clients qui viennent chercher ici la guérison. Je leur vole un temps précieux... Au revoir, mademoiselle, et à bientôt j'espère. Donnez-moi mes globules, monsieur le docteur, et je partirai.

Marthe salua en souriant et se retira.

Jacques remit à Paul une boîte de globules qui constituaient la plus grande partie du traitement et lui tendit une main que le jeune homme n'osa point ne pas serrer, heureux d'avoir vu pendant quelques minutes celle qu'il adorait.

—Non! non! se dit Jacques resté seul, c'est impossible! ils n'auraient pu rester à ce point maîtres d'eux-mêmes... l'émotion peinte sur leurs visages les aurait trahis! il ne faut pas que la jalousie m'aveugle et m'égare! Pascal se trompe ou veut me tromper. Marthe n'aime pas Paul Fromental. Pourquoi donc alors me refuserait-elle son cœur qui n'appartient à personne?... Elle me le donnera et je pourrai la sauver... Ah! je respire plus librement!... Le poids écrasant qui m'étouffait ne pèse plus sur ma poitrine!

Le docteur frappa sur un timbre.

Un client entra dans son cabinet.

Paul était retourné au logement de la rue Saint-Louis-en-l'Île. N'y trouvant pas son père il alla faire quelques courses dans les environs.

En arrivant chez lui, dix minutes après, Raymond aperçut deux agents qui l'attendaient en ayant l'air de lire des affiches contre un mur.

Il leur fit signe de le rejoindre.

— Mon fils est-il rentré ? demanda-t-il en passant à la concierge.

— M. Paul est venu tout à l'heure, monsieur Fromental, répondit-elle, mais comme vous n'étiez pas là il est allé faire des achats pour la campagne, en attendant votre retour.

— Merci, ma chère dame...

Et Raymond, suivi par les deux agents, monta chez lui, introduisit ses sous-ordres dans son cabinet et les fit asseoir.

L'un de ces hommes était Vernier que nous connaissons déjà pour l'avoir vu venir relancer Fromental jusqu'à Saint-Maur le jour où celui-ci se mettait en quête pour retrouver la piste de la jeune fille que Paul aimait.

— Vous avez des ordres à nous donner, monsieur Raymond ? demanda-t-il.

— Oui, Vernier, des ordres sérieux...

— Concernant l'affaire en question ?

— Oui et non. *Non* pour l'affaire elle-même... *Oui* parce que ce que je vais vous confier se rattache à l'affaire... Vous connaissez mon fils ?...

— Monsieur Paul... de vue, certainement.

— Eh bien, il s'agit de lui.

— Ah bah !...

— Mon fils est menacé.

— Menacé ! répétèrent les deux agents avec surprise.

— Oui, mes amis.

— Par qui ?

— Par les membres de la bande mystérieuse que nous cherchons... Ceci est le résultat d'une fatalité qu'il serait trop long et d'ailleurs inutile de vous expliquer ; mais le fait en lui-même est certain... En conséquence, et avec l'autorisation de mes chefs, je vous charge tous deux de veiller sur mon enfant. C'est là une tâche sacrée ! Sa vie est en jeu...

— Ah ! soyez tranquille, monsieur Raymond, s'écrièrent les agents, nous saurons nous montrer dignes de votre confiance.

— Nous ne perdrons pas de vue le jeune homme un seul instant, vous pouvez y compter ! ajouta Vernier.

— C'est ce qu'il faut !... Vous allez aller vous installer à Port-Créteil, et chacun de vous se logera dans l'une des deux auberges qui sont sur le chemin de halage, non loin de la maisonnette qu'habite mon fils. Vous vous partagerez la surveillance de manière à ce qu'elle ne soit jamais interrompue, ne fût-ce que cinq minutes.

— Elle ne le sera pas... nous ferons bonne garde...

— Quand Paul sortira, vous le suivrez... Si des étrangers viennent se mettre en rapport avec lui, tâchez de savoir ce qu'ils sont, d'où ils viennent, ce qu'ils veulent... mais le point capital est d'être toujours assez près de mon fils pour lui porter secours, si un danger surgissait à l'improviste...

— C'est entendu nous y serons... Dormez en paix, monsieur Fromental, nous vous répondons de M. Paul.

— Là-bas vous aurez l'air de deux bons bourgeois, ou de deux petits commerçants qui viennent passer quelques jours à la campagne pour se reposer, pour respirer le bon air... Naturellement vous vous rencontrerez et vous paraîtrez faire connaissance, entraînés l'un vers l'autre par une commune sympathie. Cette précaution prise, personne ne pourra s'étonner de vous voir causer ensemble...

— Nous arrangerons cela pour le mieux... La petite comédie sera bien jouée...

— Paul aime la pêche... C'est à Créteil sa principale ou pour mieux dire sa seule occupation. Vous vous ferez pêcheurs pour vous rapprocher de lui.

— Taquiner le goujon, ça ne me déplaît pas ! fit Vernier en riant.

— D'autant que la friture a du bon, ajouta le second agent.

— Devrons-nous surveiller votre maison la nuit ?

— Jusqu'à dix heures du soir seulement... A cette heure tout le monde est couché là-bas... La façon de procéder des assassins me porte à croire que le danger n'est point à la maison, mais au dehors, dans une rencontre et surtout, notez

bien ceci, dans quelque rendez-vous donné... dans quelque piège habilement tendu. Vous pourrez donc après dix heures cesser votre surveillance, pour la reprendre dès le lendemain à la pointe du jour...

— Dès le *Patron-minette* nous serons debout, et même plutôt...

— Je donnerai du resto le mot à Madeleine, ma vieille et dévouée servante... Vous pourrez vous mettre en rapport avec elle, mais discrètement. Ce qu'il faut éviter, c'est de faire ostensiblement faction près de la maisonnette, ce qui ne manquerait pas d'être remarqué et commenté.

— Il est certain que, là-bas, on nous regardera...

— Vous êtes adroits... Vous saurez vous arranger de manière à ce qu'on ne soupçonne rien...

— Nous tâcherons et, s'il plaît à Dieu, nous réussirons...

— Encore un mot : Vous verrez souvent avec mon fils un garçon de dix-neuf ans, de mise singulière, il se nomme Jules Boulenois et dans le pays on l'a surnommé *la Fouine*... Celui-là ne doit point vous préoccuper. C'est un ami, et sa consigne est la même que la vôtre...

Vernier tira de sa poche un carnet et un crayon.

— Vous avez dit *Jules Boulenois*, surnommé *la Fouine* ? fit-il.

— Oui...

— Je prends note.

— C'est un Parisien... Un bohème, mais un honnête garçon... il ne demande rien, ne fait de tort à personne et vit de sa pêche.

— C'est écrit. Quand devons-nous partir ?...

— Dès ce soir vous irez vous installer là-bas.

— Parfait !... Seulement...

— Vernier s'interrompt en se grattant l'oreille.

— Seulement ?... répéta Fromental.

— Dame !... murmura l'agent avec un embarras visible, il y aura des petits frais à faire, et... et...

— Compris ! dit Fromental en souriant, j'allais traiter ce côté de la question.

Il ouvrit le tiroir-caisse de son bureau, y prit un rouleau d'or qu'il déplaça et dont il fit deux parts.

— Voici pour chacun de vous cinq cents francs... continue-t-il ; cela suffira pour vos premiers frais... Si la situation se prolonge, nous aviserons... Prenez...

Les agents ne se le firent pas répéter deux fois, et empochèrent avec une satisfaction manifeste.

Raymond poursuivit :

— Une dernière recommandation : soyez toujours bien armés...

— Ça va de soi ! répondit Vernier. Revolver bul-dog, couteau solide et canne plombée, nous ne marchons pas sans ça !

En ce moment on entendit la porte de l'appartement s'ouvrir et se refermer.

— Voici mon fils... dit Fromental en se levant, inutile qu'il vous voie. Passez par ici...

Et après les avoir fait sortir par une issue donnant sur l'escalier, il vint rejoindre Paul.

— Père ! s'écria ce dernier, laissez-moi vous embrasser ! Vous voilà donc libre enfin !... complètement libre !...

Le père et le fils échangèrent une affectueuse étreinte, puis Raymond répondit :

— Libre, oui, mon enfant, mais chargé d'une terrible tâche !

— Dont j'aurai largement ma part ! reprit Paul. Je l'ai juré à Mme de Chatelux ! Quelle joie si je pouvais contribuer à lui rendre Fabien vivant !... Dans tous les cas, je veux participer à l'arrestation des infâmes qui l'ont si cruellement frappé...

— Je comprends ton désir, cher Paul, mais je ne puis l'approuver... Tu me laisseras agir seul...

— Pourquoi ?

— Parce que tu n'es point fait à ce métier tout de ruses, de déguisements, d'embuscades, de combinaisons... Tu sais d'ailleurs (ce qui a été dit là-bas en ta présence a dû te le prouver), que tu es en danger toi-même...

—Je sais cela, oui, mon père, mais qu'importe ? Ce danger personnel je le braverai de grand cœur pour vous aider à atteindre votre noble but !..

—Tu ne le braveras pas, mon enfant ! Je t'en prie, je t'en supplie, ne neutralise point mes efforts... ne paralyse point mes facultés ! S'il me fallait sans cesse me préoccuper de toi, trembler pour toi, je ne serais plus moi-même, je perdrais toute lucidité, toute énergie et j'échouerais misérablement...

—Comment voulez-vous que, sachant ce qui se passe, je reste inactif ?

—Je désire que tu obéisses... je fais mieux que de le désirer, je t'impose l'obéissance, non seulement au nom de mon autorité paternelle, mais encore et surtout au nom de notre mutuelle tendresse !

—Eh bien ! père, j'obéirai... Mais l'inaction à laquelle vous me condamnez sera pour moi un supplice au-dessus de mes forces !..

—L'idée de te voir aller au devant du péril qui te menace serait au-dessus des miennes, et j'ai besoin de les conserver !.. Je veux que tu vives !.. Songe que tu es l'une des deux dernières victimes qu'il faut à ces monstres ! Tu es condamné par eux !.. ils te suivent pas à pas, sans doute, comme ils ont suivi les autres, guettant leur proie, prêts à la saisir !

Cette proie, je la leur arracherai ! Comment, à l'heure où j'entre, après tant d'années, en possession de ma liberté reconquise, on me prendrait mon fils ! Allons donc !.. Cette seule pensée met le trouble dans mon cerveau ; tu vois donc bien, cher enfant, que t'exposer serait m'anéantir ! Comprends-tu cela ?..

—Je le comprends, et vous me trouverez docile... .

—J'attendais cela de toi, et je te remercie... .

—Que faut-il faire ?

—Tu passeras cette nuit ici, et demain, au grand jour, tu retourneras à Crèteil... Sors peu... Défie-toi de ton ombre... Regarde comme un ennemi probable, comme un assassin possible, le premier venu qui se trouvera sur ton chemin et qui, sans être connu de toi, t'adressera la parole... Longtemps avant l, crépuscule, viens au logis rejoindre Madeleine... même en plein soleil ne t'éloigne pas trop du logis... Je ne puis te condamner à une reclusion absolue, mais je voudrais pouvoir le faire.

—Je ne suis plus un enfant ! je saurai me garder.

—Oui, je te sais prudent et cela me rassure un peu... Redouble de prudence !.. La Fouine est là-bas... Je le connais, ce jeune pêcheur dont tu m'as parlé... C'est un brave et digne garçon... Ne sors qu'avec lui... A la pêche, c'est une grande sécurité d'être deux... .

—Oui, père... .

—Ne sors jamais de la maison sans avoir un revolver dans ta poche, et n'hésite pas à en faire usage si tu te trouves en face d'un danger... Même quand on ne tue pas ses agresseurs le bruit les épouvante et le secours arrive... .

—Je suivrai religieusement toutes vos prescriptions... .

—Cher enfant, je te remercie... Maintenant allons dîner, car il faut que je retourne à la préfecture... .

Le père et le fils sortirent ensemble et s'installèrent dans un modeste restaurant des environs.

Une heure après, Paul rentrait seul au logis de la rue Saint-Louis-en-l'Île, et Fromental se faisait introduire dans le cabinet du préfet de police.

—Pas de réponse encore, lui dit ce dernier.

—Il n'y a point péril en la demeure, monsieur le préfet, et pour se renseigner il faut le temps, répliqua Fromental. Je crois, cependant, que la dépêche de Nîmes ne peut tarder beaucoup maintenant... .

—Je le crois comme vous, et je vous donne le conseil d'attendre à la préfecture... je vais faire mettre à votre disposition le cabinet de mon secrétaire... .

Au moment où le haut fonctionnaire allait donner l'ordre, un huissier entra et déposa devant lui, sur le bureau, une dépêche qu'il s'empressa d'ouvrir.

Raymond s'était rapproché.

Le préfet lut à haute voix :

“ *Directeur pénitencier de Nîmes à préfet de Police.*

“ Pascal Saunier, né à Paris, libéré le 23 mai, au même temps qu'un nommé Jacques Lagarde, docteur médecin, originaire de Joigny. Ont été vus ensemble à Nîmes dans la journée de leur libération. Sont partis le soir ensemble par chemin de fer.”

—Mais cela ne nous apprend rien ! s'écria Raymond avec un immense désappointement ; *partis par chemin de fer ! quel chemin de fer ?*

—Ces hommes n'ayant pas été mis par jugement sous la surveillance de la haute police, et le séjour d'aucune ville ne leur ayant été interdit, il n'y avait point de raison pour se préoccuper de la direction qu'ils prenaient.

—C'est vrai, mais enfin, tout manque, jusqu'au signalement demandé... .

L'huissier entra pour la seconde fois, apportant une deuxième dépêche.

—Encore de Nîmes, dit le préfet de police en l'ouvrant. Elle contient le signalement de Pascal Saunier, ajouta-t-il

En effet le signalement, relevé sur les registres d'écrou du pénitencier, était inscrit en détail.

—Point de signes particuliers ! murmura Raymond, c'est comme si je n'avais rien... Tous les jeunes gens de vingt sept ans se ressemblent sur un passeport, sauf la couleur des cheveux, de la barbe et des yeux, et à moins d'être d'un rouge vif, la barbe et les cheveux n'attirent l'attention de personne... Encore, dans ce cas, peut-on les teindre... .

—La dépêche se termine par cette phrase, reprit le préfet. *Demain pourrai sans doute indiquer l'endroit où est allé Jacques Lagarde, intime ami de Pascal Saunier.*

—Donc, attendons à demain, fit Raymond.

—Pensez-vous donc, demanda le haut fonctionnaire à Raymond, pensez-vous donc trouver dans les renseignements venus du pénitencier des indices qui pourront vous conduire à un résultat ?

—Je compte sur ces indices, monsieur le préfet, pour éclairer ma lanterne, comme on dit vulgairement, répliqua Fromental.

—Vous soupçonnez donc ce Pascal Saunier ?

—Je fais mieux que le soupçonner, je l'accuse.

—Et vous établissez votre accusation sur des bases solides, sur des faits, et non sur des calculs de probabilité ?

—Je la base sur des certitudes morales, sur le passé de l'homme.

—Ainsi, selon vous, le libéré de Nîmes est le voleur du testament du comte de Thonnerieux ?

—Oui, monsieur le préfet.

—L'assassin des victimes dont le sang versé crie vengeance !

—L'assassin, oui ; aussi bien que le voleur... .

—Mais comment a-t-il pu, mieux que tout autre, commettre ces crimes ?

—Pascal Saunier a été pendant deux ans le secrétaire intime, presque le confident du comte de Thonnerieux... .

Il suffit de ces mots pour porter la lumière dans l'esprit du préfet de police qui comprit à l'instant.

—Vous avez raison ! s'écria-t-il ; jusqu'à cette heure nous avons marché à l'aventure, égarés sur de fausses pistes... il faut savoir ce qu'est devenu ce Pascal Saunier et le suivre pas à pas depuis sa sortie de la maison centrale.

—Aussitôt en possession des détails promis, j'adresserai au directeur du pénitencier une autre dépêche.

—Que voulez-vous lui demander ?

—Si Pascal recevait des lettres de Paris, et s'il avait de l'argent en sortant de prison. Ces deux choses seront très utiles à savoir... Maintenant je solliciterai de monsieur le préfet l'autorisation d'aller prendre un peu de repos.

—Allez, Raymond, mais auparavant dites-moi quelles mesures vous avez prises pour protéger contre tout péril la vie menacée de votre fils.

—J'ai chargé deux agents choisis parmi les plus intelligents de la brigade de veiller jour et nuit sur lui... Je ne pouvais faire plus... .

— Sans doute, et cela suffira. Allez, Raymond, et à demain. Fromental quitta la préfecture et regagna son logement de la rue Saint-Louis-en-l'Île.

Il était brisé de fatigue et le besoin du sommeil s'imposait à lui.

Cependant, avant de se coucher, il entra dans la chambre de son fils.

Paul dormait d'un calme sommeil.

Ses lèvres étaient souriantes.

Raymond éprouva une sensation de soulagement infini, et à son tour il alla dormir.

Pascal Saunier, nous le savons, avait remis au lendemain son départ pour Joigny.

L'express qui devait le conduire dans le département de l'Yonne partait à dix heures vingt.

À dix heures précises Pascal arrivait à la gare, emportant la reconnaissance du mont-de-piété derrière laquelle il avait imité la signature de Marthe de manière à tromper même des experts en écritures, et après avoir recommandé à Jacques Lagarde de se préoccuper de son prisonnier du *Petit-Castel*.

Il quittait le train à deux heures seize minutes et s'engageait dans la grande avenue bordée de tilleuls qui conduit à la ville, avenue qu'on nomme le *Faubourg du Pont* et dans laquelle se trouvait l'hôtellerie du *Martin-Pêcheur* avec laquelle nous avons fait connaissance dans la première partie de notre récit.

Pascal franchit le seuil de l'auberge.

Le patron se trouvait dans la salle du café.

En voyant entrer le jeune homme il le reconnut du premier coup d'œil, et s'écria, en allant à sa rencontre, les deux mains tendues :

— Eh ! mais, c'est vous, monsieur Rambert !... Soyez le très bien venu !... Quel bon vent vous amène à Joigny ?...

— Ce n'est pas un bon vent, cher monsieur, c'est un simple hasard, je viens dans votre ville pour affaire imprévue...

— Quant au docteur Thompson, je ne vous demande pas de ses nouvelles !... Grâce à Dieu, je sais qu'il va le mieux du monde, ce cher docteur !

— Avez-vous donc entendu parler de lui ?...

— Nous croyez-vous donc si loin de Paris que le bruit de ses succès n'arrive pas jusqu'à nous ? Nous recevons les feuilles publiques, monsieur Rambert, nous les lisons, et quand j'y vois chaque jour le nom du docteur Thompson, le grand spécialiste, accompagné des éloges les plus pompeux et les plus mérités, je suis fier d'avoir logé dans ma maison un pareil homme, et surtout d'avoir eu l'honneur de lui serrer la main !...

— En effet, le docteur a fait sensation... Son grand mérite est universellement reconnu, même par ses rivaux... Il a la vogue...

— La vogue ça rapporte !... Le docteur doit gagner de l'argent gros comme lui ?...

— Il gagne tout ce qu'il veut, mais son désintéressement est extrême...

— Je sais ça... Il nous l'a bien prouvé ici même... C'est un homme comme on n'en voit guère !... Et mademoiselle Marthe Grandchamp, la pauvre chère demoiselle, comment va-t-elle ?

— Elle va bien...

— Toujours aussi belle ?

— Plus encore peut-être...

— Et, toujours triste, sans doute ?

— Un peu, oui... malgré les soins et l'affection dont on l'entoure...

— Ah ! oui, on doit l'entourer de soins et d'affection... il est si bon, le docteur !... Mais je bavarde, je bavarde comme une vieille pie, et je ne vous demande seulement pas si vous avez besoin de quelque chose... D'abord, avez-vous déjeuné ?

— Je n'ai pris qu'une tasse de chocolat avant de partir, et je meurs littéralement de faim...

— Que faut-il vous servir !...

— Ce que vous aurez de tout prêt...

— Un morceau de viande froide, alors, et une omelette ?

— Ce sera parfait ! Nous causerons ensuite...

Cinq minutes après, Pascal s'asseyait devant une table servie et mangeait de grand appétit.

Tout en le regardant fonctionner, l'aubergiste multipliait les questions au sujet du docteur Thompson et de Marthe Grandchamp :

Pascal répondait avec une complaisance inépuisable, puis, tout à coup et sans transition, il dit :

— Un renseignement, je vous prie...

— Qu'est-ce que vous voulez savoir ?

— Vous avez ici un mont-de-piété...

— Bien entendu... fit l'aubergiste un peu surpris de la question. Est-ce que vous avez affaire au mont-de-piété ?

— Oui.

— Ce n'est pas au moins parce que vous avez oublié de prendre assez d'argent en partant de Paris ? Un oubli, n'est-ce pas, c'est facile à comprendre quand on a des préoccupations dans la tête ? Ma bourse n'est pas bien grosse, mais, telle quelle, je la mets à votre entière disposition...

— Merci mille fois de votre offre obligeante dont je suis touché, mon cher hôte, mais je n'en profiterai point... C'est, non pour moi que je veux aller au mont-de-piété, mais pour un de mes amis qui, de passage dans votre ville et se trouvant gêné, a emprunté quelque argent sur un objet auquel il tient beaucoup... Sachant que je venais à Joigny, il m'a prié de dégager cet objet...

— Très bien ! très bien ! mais je regrette de n'avoir pas cette occasion de vous obliger...

— Je vous en sais tout autant de gré que si j'acceptais vos services... Dites-moi donc où se trouve le mont-de-piété... Voilà ce que je voulais savoir...

— Dans la haute ville... place du Marché.

— Grand merci.

Pascal ayant terminé son déjeuner et pris son café, se leva.

— Pusserez-vous la nuit ici ? lui demanda l'aubergiste.

— Il faudrait pour cela que je n'aie pas terminé mes affaires, ce qui me paraît improbable. Je vous le dirai d'ailleurs en revenant.

Et l'ex-secrétaire du comte de Thonnerieux prit le chemin de la haute ville.

En moins de vingt minutes il eut franchi la distance qui le séparait des bureaux du mont-de-piété.

Là il présenta la reconnaissance à l'employé chargé du service des dégagements.

Cet employé établit le compte des frais et des intérêts et indiqua la somme à payer.

Pascal versa cette somme.

L'employé lui remit un bulletin contenant reçu, et lui dit :

— Demain, à partir de neuf heures du matin, le gage sera à votre disposition...

— Quoi ! s'écria Pascal surpris et ennuyé vous ne me le donnez pas tout de suite ?

— Non, monsieur...

— Pourquoi ?...

— L'heure réglementaire de la fermeture est passée, et M. le directeur vient de partir. Or, lui seul a qualité pour vous remettre votre nantissement...

— Mais à Paris...

— Nous ne sommes point à Paris, monsieur, nous sommes à Joigny...

Insister eût été absurde autant qu'inutile.

Pascal se garda bien de le faire et très désappointé retourna à l'hôtellerie du *Martin-Pêcheur*, où il prévint qu'il coucherait et qu'il fallait par conséquent lui préparer une chambre.

Ceci causa la joie la plus vive à l'aubergiste.

— Nous souperons ensemble ce soir, monsieur Rambert ! fit-il en se frottant les mains, et nous sécherons deux ou trois vieilles fioles du vin de la côte Saint-Jacques que vous avez trouvé si bon lors de votre séjour ici, il y a trois mois !

— Entendu ! répondit Pascal.

FIN DE LA DIXIÈME PARTIE.

La onzième et dernière partie a pour titre : LE CHATIMENT

CHAPEAUX ET FOURRURES

J. R. BOURDEAU

97, RUE ST-LAURENT

La réputation de la Maison J. R. BOURDEAU est établie depuis longtemps.

Cette maison de premier ordre apporte le plus grand soin pour se tenir constamment au courant des modes les plus nouvelles et sa vaste clientèle ne fait qu'augmenter de jour en jour.

J. R. B. fabrique lui-même et fait une Spécialité de CHAPEAUX DE SOIE et de FEUTRE de tout genre, ce qui lui donne l'avantage de vendre au prix du gros. Les personnes qui désirent avoir des Chapeaux de premier choix ne peuvent mieux faire que de s'adresser au

No. 97, RUE SAINT-LAURENT

A L'ENSEIGNE DU BUFFLE

J. R. BOURDEAU—Chapelier et Manchonnier—MONTREAL

HORACE PEPIN, L.D.S.

CHIRURGIEN-DENTISTE

1639—RUE NOTRE-DAME—1639

3e porte Est de la Côte St-Lambert

MONTREAL

AU BON MARCHÉ — MAISON —

Alphonse Valiquette

Notre Vente à BON MARCHÉ de la mi-été commencera LUNDI prochain

Et d'après les grandes réductions que nous avons faites sur toutes nos marchandises, nous pouvons garantir l'accomplissement de toutes les promesses faites dans nos annonces.

Nous mentionnerons quelques-unes des marchandises et quelques-uns des prix pour vous donner un aperçu de ce que vous trouverez à chaque comptoir.

Soeruckers, 2 1/2 la verge en montant. Indiennes belles couleurs, 6c la verge, valant 10c. Gingham écossais, 5c. Skirting à jupes, 1c. Toile à Essuie-mains, 5c et plus. Toile de table pure, 15c la verge. Chambrays, toutes nuances, 15c valant 25c. Mousselines imprimées, patrons choisis, belles couleurs, 20 verges pour \$1.50.

Etouffes à Robes, toutes réduites; une ligne à 4c la verge, une bonne qualité 5c la verge, et tout laine à 10c valant le double du prix. Aussi un lot (Job) de Grenadine noire, à 10c la verge, valant 25c.

Cachemires noirs, tout laine

Valeurs spéciales à 45c, valant 60c; à 50c valant 70c; à 55c valant 80c.

Cachemires de couleur, marchés extra: 25c valant 35c; 45c valant 65c; 55c valant 85c.

TRES BONNES SOIES NOIRES 12 verges pour \$5.00

Venez voir ces lignes: 75c valant \$1.00, 45c valant 65c, \$1 valant \$1.40.

1 caisse, soie Surrah, belles marchandises, 15c valant 30c.

GARNITURES—Grand assortiment de marchandises perlées, pannoaux et devant de robes, 25c chacun, et un Job de guimpe perlée, autrefois vendu à 50c et \$1.65, en vente à 15c.

VOLANTS EN DENTELLES—Une caisse à 35c la verge, en montant, Jolie patrons.

SOUS-VETEMENTS DE DAMES—Valeur extra dans chaque ligne. Venez les voir.

BRODERIES—Lignes spéciales, réduites à 2c, 3c, 4c, 5c, 6c, 7c, 8c, 9c et 10c.

BAS—Bonnes paires à 7c, 8c et 10c.

JERSEYS—Grande réduction—Ligne spéciale à 75c.

GANTS—En Soie à 25c, 25c et 30c. Gants de Kid: 1 lot à 25c, autre à 45c valant 50c et 75c.

COLLETS ET MANCHETTES—Une caisse à 5c chacun.

RUBANS—Réduits à un tiers du prix: 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9 et 10c la verge.

MOUCHOIRS—2 pour 5c, avec bords de couleurs: 3, 5, 8 et 10c chacun.

PARAPLUIES—Demandez à voir nos parapluies à 49c.

SPECIAL

Nous avons fait de grandes réductions sur tous nos COUPONS; nous les donnons pour presque rien. Demandez à les voir.

ALPHONSE VALIQUETTE

1869—Rue Notre-Dame, Ouest—1871

MONTREAL

ETRENNES !

Calendriers à Effeuiller "Ephémérides" POUR 1888

Avec indications des faits remarquables ou des pensées pieuses
Articles des mieux finis avec cartons gelatinés
et représentation de personnages comme ci-dessous

Avec Indications Historiques

PAUL ET VIRGINIE	prix franco,	50 cents
COPERNIC ENSEIGNANT L'ASTRONOMIE		50 "
LA COLPORTEUSE D'ŒUFS		50 "
LE SPORT		50 "
LA MARINE		45 "
LES BEAUX ARTS		40 "
TORREÁDOR		40 "
LES CHARMEURS D'OISEAU		30 "
CUPIDON		25 "
ENLUMINÉ		25 "

Avec Pensées Pieuses ou Vies de Saints

SACRÉ CŒUR DE JÉSUS ou de MARIE		50 "
" " " plus petit		40 "
ENFANTS DE MARIE		30 "

Aussi—Le Grand ALMANACH des Familles Chrétienues, pour l'année 1888 illustré d'un magnifique chromo de N. D. de Lourdes et d'un grand nombre d'illustrations. PRIX 15 cts.

GRANGER FRERES

LIBRAIRES-PAPETIERS

No. 1699, Rue Notre-Dame, MONTREAL

Prière de correspondre.

MEUBLES !

SETS DE SALON, SETS DE CHAMBRE

BIJOUX, MONTRES en OR et en ARGENT

LAMPES, CADEAUX DE NOCES, &c, &c.

— CHEZ —

FOUCHER FILS & CIE

1798, RUE STE-CATHERINE

15^e Payable à la semaine.

MONTREAL

OCCASION LES DERNIERS OCCASION VOLUMES !

Nous offrons en vente les derniers volumes qui nous restent en mains et qui ne peuvent plus être trouvés en librairie.

LE REMORDS D'UN ANGE	15c.
AMOUR ET CRIME, 1er vol.	15c.
LA HAINE 2e vol.	15c.
LES ORPHELINES	15c.
LE CHOLÉRA	5c.
LE TRAITÉ DU CHEVAL	5c.
TROIS ANS EN CANADA	25c.
PORTRAITS DES PATRIOTES DE 37-38	25c.

Profitez de l'occasion, les derniers volumes s'enlèvent rapidement. S'adresser à

POIRIER, BESSETTE & C^{ie}

1540 Rue Notre-Dame, Montréal

Envoyés franco dans tous les bureaux de poste.